

raison.

n°1 - 21 septembre 2021

Une nouvelle revue voit le jour. Elle se propose, comme avant elle *Le Calepin Rouge*, *Les Feuilles du 15* ou *Les Années*, de faire la part belle aux mots. Elle proposera des notes de lecture et des chroniques littéraires. Elle sera trimestrielle et paraîtra les 21 septembre, décembre, mars

et juin. Instruit par les publications liées à la crise sanitaire (*Journal du Confinement* et *Dico du Confinement d'Automne*), **son comité de rédaction est largement ouvert aux lecteurs.**

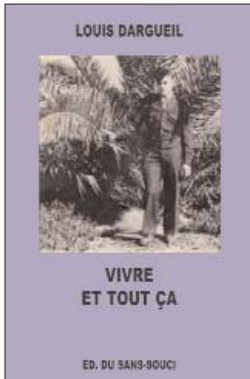
Ce n°1 est dédié à la rentrée littéraire. Bonne lecture.

Pour la Rédaction, Roger Wallet

Premier roman

Louis Dargueil

«VIVRE ET TOUT ÇA»



«Vivre, encore, ça aurait pu passer, on s'y fait, on s'habitue, avec un peu d'organisation on finit par trouver ses repères, mais il y a les autres.»

Bernard est mal taillé pour la vie, trop sensible, trop tendre, trop timide. Il travaille sur les chantiers de la reconstruction et connaît l'amitié

dans les mouvements catholiques de jeunesse. Sa génération n'échappe pas au goût des anciens pour la débâcle et le voici embarqué dans la guerre d'Algérie. On lui confie la mission dont personne ne veut : faire la vérité sur la torture.

«Pourquoi a-t-il fallu que je croise Djamila? Étendue, en sang, à demi broyée... Je l'ai rendue aux siens dans les collines. Non, pas de la résistance, juste rendre une femme au fil de sa vie. Je l'ai portée sur mon épaule et l'odeur de sa peau m'a tordu le cœur.»

Mais le pire est à venir car les sentiments n'abolissent pas le sens du devoir. Après ça, quel goût voulez-vous encore trouver à la suite des jours?

La langue de ce premier roman est sèche, décharnée, elle recourt peu aux adjectifs, toute tendue qu'elle est pour nommer la douleur. Ou plutôt pour la montrer, pour la faire advenir. On sent que l'auteur a rete-

nu la leçon de Marie-Hélène Lafon et du Claudel du *Rapport de Brodeck*.

Aux Éd. du Sans-souci, 124 p.

Poésie

Anne Dos Santos

«LA MARCHÉ
SILENCIEUSE»



«le téléphone de nuit / naomi cachée sous le lit / allen, avec sa valise / En robe de laine / jambe repliée / nue contre la poitrine / les voisins effarés / hurlant sur le palier...» [Chanson pour Naomi]

Chanson conviendrait mieux que Poésie, tant ces 52 textes sont écrits, construits, rythmés pour qu'une voix les porte. La syntaxe est affirmée, avec phrases nominales, inversions du sujet... sans jamais tomber dans l'obscur. Le lexique est recherché, précis, là encore sans affectation. De rares haïkus – *«Noirs les cheveux, bleus les yeux / il me déshabille / du regard dans le matin»* – et parfois des formes inattendues, tel ce poème titré *L'écluse* et qui se présente sous la forme de trois blocs verticaux (que différencie la police de caractères) qui peuvent se lire dans la continuité horizontale ou isolément dans une continuité verticale. Quatre textes en un.

Le ton peut se faire âpre mais prédominent les sentiments d'un attachement aux gens – l'admirable

Portrait de la vieille dame dédié à sa petite-fille.

Les Éditions du Samedi livrent là

le premier recueil d'une autrice, nous disent-elles, « rare ».

Aux Éd. du Samedi, 116 p

L'année de Mario

Jean-Marie Wallet
« COPEAUX »



Ils s'enroulent tels des cheveux d'un blond vénitien tirant sur le roux, se détachant avec un bruit soyeux sous la poussée de la varlope dont il tapote le fer de temps à autre, qu'il augmente ou réduit en calant le contrefer. Le même geste reproduit depuis des siècles. Quelque chose d'atavique, inscrit dans la mémoire des hommes et dans celle du bois. Les copeaux tombent de l'établi au terme d'une longue glissade, fer contre bois, livrant les cerne colorés dont la couleur s'épure et varie selon la nature du bloc calé, étranges « bois des îles » chargés de fibuste et du parfum des alizés, lourds de secrets, voliges de sapin aux senteurs résinières et à la blancheur de farine, descendues des pentes vosgiennes ou alpines livrer leurs bouffées d'exil, chêne à la maille d'orgueil, poirier ou merisier durs comme l'os. Ils s'amassent pêle-mêle au sol où ils forment un petit tas coloré, odorant et c'est cette découverte qui a éveillé mes sens chaque fois que je rejoignais l'ancre où officiait mon frère aîné, metteur en scène de cette curieuse alchimie.

Les arbres je les ai découverts là dans cette cave improbable où trônait la dégauchisseuse-raboteuse de son invention, primée chez *Système D*, façon Tryphon Tournesol. Les noms ont effleuré mon oreille mais ils se sont planqués dans un petit coin pour mieux ressurgir des décennies plus tard tandis que j'ani-

mais un sentier botanique sur l'île de La Réunion devant une classe de « négrillons »¹ ébahis : *Aleurites Molluccana* dont les « gramounes » pressaient les graines pourvoyeuses d'huile pour remplacer le pétrole manquant, restrictions de guerre obligent, *Pet du diable*, alias *sablier*, qui provoqua alors l'hilarité générale, sous lequel des générations de griots faisaient naître des mots surgis de la nuit des temps, « *soucougnan* » épineux où les propriétaires terriens blancs pendaient les fugitifs et qu'aujourd'hui encore nul ne peut abattre sans déclencher les foudres du diable. L'odeur âcre des copeaux a ressurgi dans ma mémoire un jour d'hiver pas bien loin de Bois d'Amont chez un ami menuisier qui chauffait son local en enfournant dans un Godin monstrueux des pelletées de copeaux à l'aide de l'une de ces pelles à neige indispensables dans le Haut-Doubs. Alors la magie s'est installée, comme celle de l'encaustique sur les pupitres de mon enfance, celle de l'encre violette qui coulait dans les encriers de faïence. La mémoire ne serait rien sans l'aide des couleurs, des sons et des parfums enfouis. Aussi nous suffit-il de les ressusciter à bon escient. Retrouver du bout des doigts le lisse du foyard, le rugueux du chêne, le duveteux du châtaignier qui s'étole, le piquant du robinier, l'écorce du merisier qui se roule en copeaux, celle du pin maritime crevassée, délitée parfois,

le parchemin du bouleau blanc comme neige. S'enivrer des effluves de citronnelle sur le tronc du douglas, s'entêter du pollen des grands pins au plus fort de mai, des senteurs de terre humide au pied des frênes qui bordent la rivière, boire les odeurs vasières des aulnes, déceler l'aigret du sorbier assailli d'oïseaux. Écouter les branches entrecroquées dans la futaie, la turbulence agitant les cimes, le feulement d'un petit animal tapi dans la fougère, le glissement à peine audible du chevreuil aux aguets. Les arbres sont là, discrets, indispensables. Certains depuis des millénaires, puisant leur sagesse dans l'infinie patience, traçant dans le ciel d'hiver d'étranges messages que les hommes ignorent bien souvent. Ils ont leurs mots à eux et cette étrange tendresse quand ils penchent vers nous leur tête.

1. Le mot est évidemment plein de tendresse.



« LE CHÂTAIGNIER »



Quand j'étais même en Picardie chaque hiver je guettais les brûlots sur les trottoirs qui servaient dans un journal plié en cornet des marrons qui nous réchauffaient le cœur "chauds les marrons, chauds !" En fait les fruits du marronnier sont inestomables et il s'agissait de châtaignes grillées. Mario célèbre ce châtaignier vieux de trois mille ans qui a poussé sur les pentes de l'Etna. On raconte qu'il abrita d'un orage une centaine de chevaliers partis en excursion. La légende dit de lui qu'il atteint vingt mètres de haut et cinquante de circonférence. Le colosse et deux de ses robustes congénères seraient issus d'une même souche. Car si le châtaignier peut être dit de pied franc, c'est-à-dire issu de la germination d'un fruit, nombre de rejets de souches se développent. En sélectionnant le rejet le plus vigoureux à chaque fois, on obtient une "futaie sur souche".

Il aime les sols profonds bien drainés mais craint la rigueur de l'hiver. Calcifuge, il ne supporte pas la présence de calcaire dans le sol. Il peut composer de belles forêts sur terrain

siliceux. Son besoin de chaleur l'empêche de se hisser au-delà de mille mètres. Ses feuilles simples sont alternées de part et d'autre du rameau, dentées et pointues. Vert sombre et brillantes, elles sont plus jaunes dessous. Les fleurs mâles et femelles apparaissent en juin et attirent les abeilles qui fabriquent un miel amer. Les Grecs initièrent la greffe des châtaigniers et obtinrent des "marrons corelliens". À Constantinople, les châtaignes "chevalines" renforçaient les chevaux pousifs.

Il existe, paraît-il, des centaines de variétés de châtaignier toutes issues du bassin méditerranéen ayant essaimé de par le monde. L'arbre constitue sur les pentes une transition naturelle entre l'olivier et le hêtre. Il composait, selon Mario, de magnifiques massifs forestiers en Italie et donnait jusqu'à près d'un million de mètres cubes de bois par an, pour une variété d'usages : charpente car il éloigne les insectes, tonnellerie, parqueterie, poteaux de mine et télégraphiques, extraction du tannin et bois de feu moyennement apprécié car produisant peu de chauffe et de braise. C'est un joli bois durable et facile à travailler et je me souviens de mon étonnement quand, invité dans l'Oise par un



ami que j'avais aidé à effectuer une à une coupe de bois, je découvris qu'il avait utilisé les belles pièces de châtaignier pour confectionner son mobilier de cuisine à la teinte mordorée. Le châtaignier est un petit cachotier.

L'île de Beauté a vu redémarrer la culture de la châtaigne dans les années soixante-dix après qu'elle y eut été introduite au douzième siècle pour la tonnellerie et la confec-



châtaignier millénaire, Ardèche

tion de piquets. Les cochons domestiques qui contribuent à donner une image nonchalante de la Castagniccia sont engraisés à la farine de châtaigne, laquelle permet également la confection de la pulenda, sorte de polenta locale et fleuron de la gastronomie locale. Une appellation d'origine contrôlée la protège depuis une quinzaine d'années.

N'oublions pas la magnifique évocation de Jean Ferrat, amoureux des vieilles pierres d'Ardèche (sur des paroles de Guy Thomas) :

J'entends les vieux planchers qui craquent,

*J'entends du bruit dans la baraque
J'entends, j'entends dans le grenier
J'entends craquer mon châtaignier.*

« LE NOYER »



Il tarde à émerger des limbes de l'hiver quand saules, bouleaux, épinettes ont secoué les miasmes de froidure depuis belle lurette. On ressent toute sa puissance contenue. C'est lui qui décide quand il est temps de sortir après les gelées printanières qu'il craint. Mario nous révèle guetter ses effluves "un peu amères dans la première quinzaine de mai. Ses feuilles vert-brun apparaissent juste après le vert laqué du cytise". Il n'est guère sociable, ne se mêle pas aux arbres forestiers, se tient seul souvent loin de la sylvie.

Cet arbre m'est devenu familier quand j'ai commencé à fréquenter la Dordogne dans les années quatre-vingt. Ce qui m'a frappé c'est cette odeur forte quand on froisse ses feuilles longues garnies de taches brunes composées d'un nombre impair de folioles d'un vert foncé sur la face supérieure, plus clair dessous. C'est un ancien migrant, originaire d'Asie principalement. "Il aime la lumière et préfère les terrains profonds, frais et fertiles." L'ombre de la sylvie ne saurait lui

convenir. En Dordogne il s'aligne en plantations dans les vallées fertiles et arrosées, où il est espacé de sept à dix mètres sur des lignes équidistantes de dix mètres, soit 125 plants/ha. Par comparaison on plante au moins 1500 douglas/ha. Le noyer aime ses aises.



grand noyer d'Éragny - Pissarro

"Gland de Jupiter", noir ou rouge, il vit proche des hommes. Les Grecs appréciaient déjà ses fruits et son bois dur et superbement veiné. Il ne dépasse guère vingt-cinq mètres et atteint rarement trois cents ans. L'écorce grise et lisse se fissure avec l'âge. Ses rameaux sont trapus, ses bourgeons couverts d'écaillés duveteuses. Il s'élève pour la production de bois, de noix ou en plantation mixte combinant les deux. Il nécessite un élagage régulier de manière à obtenir un bois précieux exempt de nœuds. Son bois dur se divise facilement en feuilles pour le placage. On le tranche alors au couperet et il part en marqueterie ou en placage de luxe. De tout temps il a été sculpté, tourné, utilisé pour les parquets de luxe. Ses racines prélevées en "culée blanche", autrement dit déterrées, ont permis de réaliser des crosses de

fusil, dont les plus belles étaient décorées par l'ébéniste. Un ami armurier tenait dans son arrière-boutique des ébauches de noyer qui brutes valaient chacune trois cents euros. Les défauts du bois connus sous le nom de loupe (noyer / orme) ou "ronce" étaient destinés au tableau de bord des voitures de collection ou du mobilier de luxe.

Il avait la réputation d'héberger les sorcières et de receler du poison dans ses racines. On lançait des noix aux amoureux. Elles avaient des vertus aphrodisiaques, paraît-il, mais aussi des qualités thérapeutiques, en infusion ou sous forme de brou pour calmer les rages de dents et les maux d'intestin, selon Pline l'Ancien. Son huile servait à cirer les meubles. Les cerneaux pilés dans un mortier avec des gousses d'ail, de la mie de pain, du poivre et du bouillon de viande permettaient d'assaisonner de la viande de porc ou de l'oie. De nos jours les gâteaux aux noix et le vin obtenu par macération de feuilles dans du vin corsé, du sucre et de l'alcool pour fruit sont des mets recherchés en Périgord. L'Isère et l'Ain produisent des quantités de noix.



Témoignage

Angel Reinhart
«DEUX MORTS?»



L'auteur nous avait déjà livré, en 2004, un surprenant roman historique, *Djebel* (éd. G&G), dans lequel un jeune homme réécrivait l'histoire familiale lors de la guerre d'Algérie en rétablissant la vérité sur les causes de la mort de son père. Ce second roman (le mot s'affiche en couverture) se présente comme le récit scrupuleux de la manifestation du 17 octobre 1961 au cours de laquelle Nabil Reinhart, grand-père du narrateur, a trouvé la mort.

L'État a tout fait pour interdire à la vérité d'éclater, en dépit des grands démocrates qui le dirigent, de Gaulle à la présidence et Papon à la Préfecture de Police, c'est dire. La

manifestation est un boycott du couvre-feu nouvellement appliqué aux seuls Maghrébins – oui, vous lisez bien : aux seuls Maghrébins!

Nabil Reinhart est manoeuvre dans une entreprise de Laon. Le 17 il prend le train de 6h36 pour la Gare du Nord à Paris. Il doit retrouver ses amis Place de la République. Il pleut sur Paris. À 21h, les manifestants sont bloqués par les CRS devant le cinéma Rex. Des coups de feu éclatent, ils viennent d'un car de police, cela sera clairement établi. Les incidents de ce secteur sont particulièrement violents et sanglants, l'état de la voie publique sera comparable à celui du Pont de Neuilly : débris de verre, chaussures perdues, flaques de sang, nombreux blessés gisant sur le trottoir...

Le nom de Nabil Reinhart ne sera jamais public. Le bilan officiel fera état de "deux morts". Le bilan réel oscille entre 38 (rapport commandé par Chevènement) et 98 (Benjamin Stora) tandis que *Le Monde*, dans son numéro du 17 octobre 2011, évoque "entre 150 et 200".

Sans les photos d'Élie Kagan et leur publication par *Témoignage Chrétien*, on pourrait croire que le massacre du 17 octobre n'a jamais eu lieu...

*Aux éd. À vrai dire, 152 p
avec cahier photos 16p.*

Question de genre

pass COVID-19
sanitaire

Nous voici englués dans cette interminable pandémie depuis dix-huit mois. Nous avons appris peu à peu à nommer le mal – qui n'était, au départ, qu'un vulgaire *coronavirus* – mais voyez comme la grammaire traduit nos hésitations de pensée : faut-il dire «*le covid*» ou «*la covid*»? Le mot est l'acronyme de *Coronavirus disease 2019*, soit *maladie à coronavirus 2019*. L'usage veut qu'un acronyme prenne le genre du mot principal, ici *maladie*. Donc féminin. Ainsi en a décidé l'Académie Française. Ou plutôt Hélène Carrère d'Encausse. Problème : cette dernière persiste dans un conformisme Grand Siècle en se faisant résolument désigner sous la fonction de «secrétaire perpétuel de l'A.F.», oui, au masculin! Comme la maire de ma commune signe à tout propos de «Madame le Maire». Combats d'arrière-garde? Sans doute. Mais avouez que ne pas savoir nommer le mal qui nous ronge, ça ne facilite pas la guérison.

Si l'autre mot qui s'éparpille dans 80% de la parole publique sur les écrans et sur les ondes est résolument masculin, c'est sur son orthographe que les avis divergent : «*pass*» ou «*passe*»? La position officielle est claire : *passé* étant l'abréviation de *passéport*, il faut le *e*. Mais l'anglicisme *pass* est, par nature, mondialiste – ce qui est bon pour le rayonnement du pays – et jeuniste – ce à quoi s'emploie hardiment le Président Macron. Tout cela augure d'une campagne dans laquelle on cherchera le pène idéal pour débloquer la serrure nationale...

Nécrologie

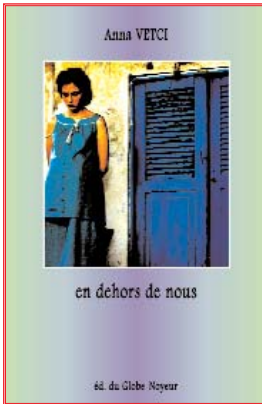
«TITOU»

Je l'ai retrouvé sur la chaussée, devant le 16 rue du Réservoir. Sans doute une voiture... Il allait sur ses neuf ans. C'était un bon chat, discret, câlin avec les enfants. Je sais peu de sa vie sentimentale mais j'ai repéré trois ou quatre chatons pourvus de la même robe noir et blanc...



Premiers poèmes

Anna Vetci
« EN DEHORS DE NOUS »



«Je n'y vois que du feu
merveille de ma vie
Ça peut paraître peu
dans tes yeux l'Italie...»

[Poèmes pour Nadia]

Anna Vetci a subi l'enfer, pourrait-on dire. Sa petite sœur, Nadia, sauvagement assassinée devant elle par un policier afghan lors d'une manifestation à Djipoury où les deux sœurs revendiquaient l'égalité entre les souris et les hommes.

Elle nous livre à cœur ouvert ce drame toute une correspondance singulière avec sa chère aimée qui vénérât le monde animalier et l'Italie; ce pays où le respect des animaux est sacré.

Du choix de ses mots, précis et symboliques, émane un univers bien particulier et personnel.

La langue de ce premier recueil de poèmes est un véritable pied de nez à la FNMA (Force nationale militaire afghane), orchestrée par le pianiste-dictateur, le Grand Maître Amaletsou.

Aux Éd. du Globe-Noyeur, 53 p

Chanson

Aleksander KULISIEWICZ
« JE N'AI JAMAIS
QUITTÉ LES CAMPS
DE CONCENTRATION »



Je n'avais jamais entendu parler de lui, quand bien même je me passionnais pour la chanson, ni lu son nom nulle part jusqu'à la semaine dernière. Je manie avec prudence le souci du passé et me défie des plus nobles causes tant la politique est passée maîtresse en manipulation. Et d'ailleurs, au moment d'écrire ces quelques lignes, je n'ai toujours pas entendu sa voix. Les sites auxquels j'accède restent muets.

[Aleksander Tytus Kulisiewicz est né et mort à Cracovie (1918-1982). Dans la Pologne occupée par l'Allemagne, il étudie le droit et gagne sa vie comme journaliste. En réaction à l'un de ses articles intitulé «Heil Butter! Genug Hitler» – (Vive le beurre! Assez d'Hitler), il est arrêté en octobre 1939 et envoyé par la Gestapo au camp de concentration de Sachsenhausen. Il y fait connaissance avec le compositeur, détenu comme lui, Rosebury d'Arguto. Grâce à sa mémoire extraordinaire, de nombreux co-détenus lui

confient leurs poésies et chansons que Kulisiewicz apprend par cœur. Il écrit lui-même 50 chants de camp, 130 poésies et met en musique 13 textes d'autres auteurs.

Il survit à la détention et après sa libération en 1945, entame la retranscription de ces chants. Hospitalisé à Cracovie, il dicte à une infirmière 716 pages de chants en quatre langues. Après la guerre, il devient célèbre en tant qu'interprète («le chanteur de l'enfer») de mélodies issues des camps de concentration. La mélodie la plus connue de son répertoire est la *Chanson juive des morts*, *Jüdische Todessang* écrite par le compositeur assassiné, son ami Rosebery d'Arguto.] *Wikipédia*.

Sur Youtube, je repère quelques chansons interprétées par Marek, Maria ou Marina Kulisiewicz mais qui sont-ils? Ses enfants? Non car je trouve un article du Monde (7 août 2021)

<https://www.ancrage.org/leblog/>
un vrai et long article sur ce fils, Krzysztof, né en 1960, qui a veillé son père jusqu'à sa mort puis tout fait pour préserver ses archives aujourd'hui conservées au Musée de l'Holocauste à Washington.

Je suis allé écouter *Jüdische Todessang* sans savoir qui chante. Paroles en polonais et en anglais. Je me risque à traduire:

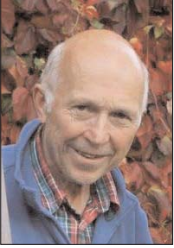
Nous étions dix frères / nous avons partagé le vin / Un mourut / nous sommes restés neuf / Oy-oy! Oy-oy!

et, à la fin:

Nous étions dix frères / Nous n'avons jamais fait de mal à personne.



Björn FÜHLER «TANT DE TENDRESSE ME FAIT TREMBLER LA MAIN»



La première visite que je rendis à Björn, ce devait être en été. Il faisait doux, à peine chaud. Je m'étais trompé de route, passé le

col du Bonhomme. Une errance tranquille dans Colmar endormie, avant de découvrir, au travers des vignes, le petit village solide et volontaire.

Orbey, le matin, tout un peuple d'oiseaux. Premiers bruits quotidiens, des pas sur le trottoir, des mots confus qui s'échangent, un vélo... La langue des choses simples.

«Rue de la graine champs». Je la croyais inventée. À droite, sec. Et cent mètres plus loin, en pleine montée, plus rien. Le chemin de terre qui mène au bois. On hésite, on s'arrête.

On croit s'être perdu.

Sur la gauche, le toit vient mourir dans les fleurs, les orties. Avec sa pierre familière et son improbable jardin, fleurs et orties, la vieille bâtisse est là, qui vous attend.

Et le sourire de Björn. « Juste à la croisée des chemins, là, on croit toujours s'être perdu. » Il sourit. On est au bout du monde.

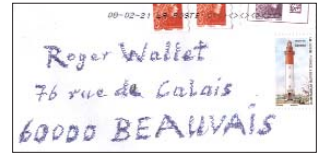
C'est le premier texte que j'écrivis sur Björn en 94. Il m'émeut toujours avec la même force. J'avais fait sa connaissance vingt ans plus tôt, alors que je m'occupais de programmation théâtrale pour les jeunes spectateurs. Le Théâtre du Manteau qu'il avait fondé avec Christiane, sa

femme, avait tourné dans toute l'action culturelle et, bien sûr, je l'avais accueilli avec plusieurs spectacles. Il était délicieusement humaniste dans ses propos scéniques et déployait toutes sortes de marionnettes, y compris le fil. Puis les programmeurs se détournèrent de lui et de son bouddhisme affiché. Il revint alors à ses premières amours, la peinture.

J'avais dirigé pendant dix ans la revue *Marionnettes* et donc écrit trois ou quatre articles sur lui, ce qui nous avait rapprochés. En 94 il me proposa de l'aider à concevoir un livre - commande d'un éditeur de Colmar, Jérôme Do Bentzinger - sur sa peinture et ses marionnettes. Nous passâmes une semaine très studieuse chez lui, à Orbey, et menâmes à bien notre entreprise. Ce fut mon premier livre.

Et puis la vie... Je vins le visiter à nouveau autour des années 2010. Je découvris le *stiipa* qu'il avait érigé dans son jardin et pour lequel il avait eu contact avec le Dalaï lama, et... ses ruches.

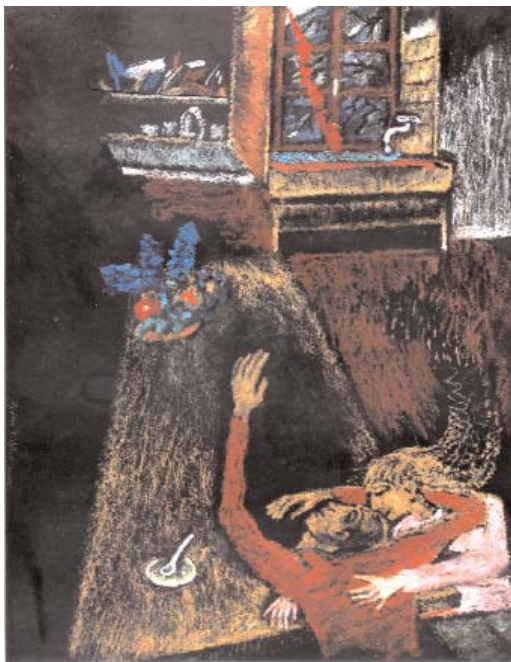
Il y a deux ou trois ans, il eut une première alerte cardiaque et, à la fin de 2020, il récidiva plus durement. Au téléphone, il est quasi incompréhensible tant sa phrase est heurtée. Comme son écriture - voyez l'enveloppe - mais quelle émotion !



Et, dans l'enveloppe, il a glissé six repros de pastels (à l'huile) récents... On y retrouve son univers marionnettique et ses convictions.



«Le vieux jongleur»
65x50



«Au coin de la table»
65x50

Pourquoi suis-je particulièrement ému par ce pastel ? Ces deux personnages encore jeunes, dans la cinquantaine - Björn a 86 ans - comment ne pas y voir Christiane et Björn ? La première entoure le second de toute sa tendresse tandis que lui semble défait, anéanti... par l'éclair rouge qui traverse la fenêtre.

Quant à «Acrobatie» (22x28), on reconnaît la piste et le rideau d'entrée du petit cirque («*Le cirque*» fut leur premier spectacle) et l'on ne sait si c'est l'homme qui «assure» sa partenaire ou l'acrobate aérienne qui tire la représentation vers cette incroyable légèreté. Les spectateurs sont béats.



J'ai parlé du bouddhisme de Björn. En témoignent ces deux «Mandalas» (50x50).



Pour signifier sa pratique de la méditation, dans le livre que j'évoque («*Théâtre Le Manteau, Marionnettes et Peintures*») j'ai écrit un texte intitulé «*Dans la maison de Björn*».

«Il y a plusieurs maisons dans la maison de Björn. [...]»

La cinquième maison dans la maison de Björn, nul ne peut y entrer. La pièce est nue et recueillie. Le silence l'habite tout entière. Il la porte en lui, devant lui. On est dans la pénombre, en coulisse. Il ouvre la porte: une lumière vous saisit.

On reste interdit une seconde. Cette seconde dure des années. On entend battre le cœur.

Après, on y repense. On se dit: on voudrait bien, aussi, vivre dans la lumière du monde.»

Je n'ai pas une virgule à y changer.

R. W.

Ota PAVEL « COMMENT J'AI RENCONTRÉ LES POISSONS »



Les rencontres conduisent à l'amitié parfois, et quelquefois, au détour de discussions nocturnes, un titre de livre s'échange comme on échange un baiser.

Cet été-là une artiste plasticienne Catherine Radosa, d'origine tchèque, faisait une résidence à Beaugency. Elle me dit "Il faut lire ce livre d'Ota Pavel, absolument, *Comment j'ai rencontré les poissons*". Je l'ai acheté; il est resté longtemps sur une étagère et hier...

Je l'ai lu d'une traite pendant la nuit. Dans l'univers des années 1930 à 60, en Bohême, un jeune garçon raconte ses parties de pêche souvent peu autorisées, autant dire qu'il braconne, en compagnie de son père. Lui c'est un homme dont les deux passions sont la vente (la vente d'aspirateurs Électrolux pour laquelle il est primé meilleur vendeur) et la pêche. Mais son vrai amour c'est la rivière. Cet homme original est juif marié à une femme chrétienne autant dire que pendant l'Occupation

allemande les choses ne vont pas se passer facilement pour lui et ses deux fils aînés qui seront internés dans des camps de concentration. Pendant ce temps le plus jeune, non circoncis, restera

auprès de sa mère et s'évertuera à récupérer les carpes de l'étang qui a été confisqué à son père par les nazis.

Ce père résistant par la pêche suscite à la fois l'admiration et l'incompréhension du jeune fils :

- Viens, papa, allons-nous en. Si on se fait prendre, on est morts.

Il me regarda d'un œil absent et je sais aujourd'hui que ce jour-là il lui était égal de se faire prendre et massacrer sur place. Il ne pouvait pas partir en laissant ses carpes aux boches.

On y croise des personnages hauts en couleur comme l'oncle Prosek et son chien tueur de chevreuils baptisé Holan. Pour éviter les ennuis avec le garde-chasse, Prosek a jeté ses fusils et ne chasse qu'avec ce chien qui est plus loup que chien. Ou ce meunier qui sous prétexte de l'aider à rattraper la canne où est accrochée la plus grosse carpe jamais vue, finalement, la garde pour lui et le renvoie penaud chez lui alors que la faim tenaille la famille. L'enfant n'en garde que les écailles et *Dans mon rêve les écailles étaient de merveilleuses pièces d'or offertes par le roi des carpes.*

Et puis la Tchécoslovaquie devient communiste et le père s'enthousiasme avant de déchanter très vite: *Ils se remettent à tuer les Juifs. Ils ont de nouveau besoin de boucs émissaires.*

Tendresse, humour, nostalgie, c'est la vision d'un jeune garçon sur une guerre atroce qui apparaît au détour



d'une page comme le massacre du village de Lidice ou le bombardement de Varsovie, mais dont la passion est plus forte que tout, même au risque de se faire battre. Sa résistance à lui c'est la pêche, les nuits étoilées où personne ne le voit lancer ses lignes. Ce sont aussi des descriptions époustouflantes de la nature que ce jeune garçon sillonne désespérément à la recherche de truites, de carpes et d'anguilles.

Les prémisses de la pollution des grandes villes et des industries du papier entre autres le renvoient vers les sources qu'il n'atteindra jamais.

Ota Pavel a rédigé cette autobiographie pendant l'un de ses internements pour dépression. Diagnostiqué "bi-polaire" il rédige ses plus beaux textes pendant cette période: "*À chacun sa part de gâteaux*", "*La mort des beaux chevreuils*", recueil de nouvelles. Il meurt en 1973, à 42 ans, d'une crise cardiaque.

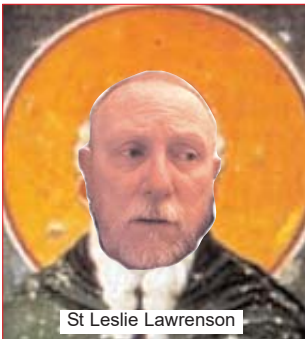
Sylvie VAN PRAËT



Racine

« VACHERIE DE VACCIN »

Se passe-t-il une seule journée sans que nous ne prononcions le mot ? Il divise, il oppose, il a même suscité le néologisme d'*antivax*, dont le premier nom à figurer au martyrologe pourrait bien être celui de Leslie Lawrenson - à fêter le 2 juillet. Ce quinqu britannique tenait journal sur les réseaux sociaux et répandait ses convictions antivax, jusqu'à en mourir dans de terribles souffrances. La vache !



St Leslie Lawrenson

Et c'est à l'un de ses compatriotes qu'il le doit, Edward Jenner (1796-1823). Modeste médecin de campagne, une des maladies les plus graves qu'il ait à soigner est la variole. Elle est mortelle dans un cas sur cinq. Pour la combattre il existe un procédé importé de l'Empire ottoman en 1720 : l'inoculation variolique. Mais cette technique est dangereuse car les inoculés sont contagieux. Il remarque chez certains de ses patients une forme différente, moins sévère de la maladie, ils ont un point commun : ils sont vachers. Ils ont certes des pustules sur les mains mais ne tombent jamais victimes des formes mortelles de la variole. Or, il existe chez la vache une maladie qui ressemble très fortement à la variole notamment au point de vue de la

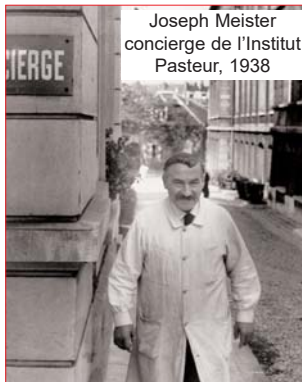
forme des pustules : la *variola vaccina*, la variole de la vache (en latin *vacca*).

En 1796, il prélève du pus sur les mains de Sarah Nelmes, une vachère atteinte de la variole de la vache, et l'introduit dans les bras d'un petit garçon de huit ans, James Phillipps, qui n'a jamais eu la variole. L'enfant est légèrement malade pendant quelques jours, puis plus rien. Malgré le risque, il l'expose à la variole quelques semaines plus tard et l'enfant ne développe pas la maladie.

Deux ans plus tard il publie ses résultats et nomme son procédé la *vaccine*. Malgré les attaques, il persiste et fait la démonstration de l'efficacité de sa méthode. En près de quarante ans, la mort par variole est divisée par dix.

Que faut-il retenir de cette histoire ? Je ne me prononcerai pas sur la déontologie mise à mal de l'expérimentation médicale - je ne trouve aucune indication sur ce que fut la vie de James Phillipps devenu grand, sans doute a-t-il continué de garder et de traire ses *vaques*, comme on dit par chez moi... Le petit Joseph Meister, sur qui Pasteur expérimenta son vaccin contre la rage en 1895, eut plus de chance : il devint concierge de l'Institut Pasteur.

Alain STRIE



Joseph Meister
concierge de l'Institut
Pasteur, 1938

Pluriel

« AUCUNS MÉMOIRES »

Le Canard Enchaîné fait un usage scrupuleux de la langue française. On aurait tort de croire que le (sou)rire n'est qu'une affaire de bistrot façon Bigard. Dans sa chronique littéraire du 25 août, Frédéric Pagès nous en administre deux preuves.

À propos de la biographie de Marcel Bascouard par Nicolas Diat, il écrit : « *[L'auteur] se fait ventriloque inspiré pour combler le vide : aucuns Mémoires, zéro interview...* »

Aucun est un déterminant indéfini qui s'utilise généralement au singulier puisqu'il pousse la singularité jusqu'à l'absence. Toutefois il s'accorde au pluriel si le nom auquel il se rapporte est toujours utilisé au pluriel :

L'homme n'avait sur lui aucuns papiers [en réponse à « Avez-vous vos papiers ? »]

On pourrait ergoter sur « *Il n'avait aucun [ou aucuns] frère et sœur*, le et valant ici *ni...* »

Quant à *Mémoires*, c'est bien le pluriel du mot *Mémoire2* qui est masculin. Le mot *Mémoire1* est, lui, féminin et désigne la faculté de se souvenir. Curieusement Littré lui désigne comme étymologie le provençal *memoria* - tout comme le mot *Mémoire2...* pour lequel il rappelle avant lui le latin *memoria* et, encore plus loin, un mot sanscrit. Pourquoi l'Académie n'a-t-elle pas décrété que le même mot *mémoire* avait, selon son acception, les deux genres ? Comme *amour*, *délíce* et *orgue* alors ? Non : ces trois mots ne changent de genre qu'en passant au pluriel. L'Académie donne souvent l'image d'un académisme ringard mais elle pousse parfois l'audace jusqu'au non-sens, comme à tolérer le féminin pour le couple préposition + masculin de « *un[e] après-midi* »...



C'est l'ami Jean-Pierre Simonin qui m'a donné l'idée. Lui-même a repris une ancienne charcuterie dont la devanture est l'une des plus belles façades qui se puissent voir dans la ville : de grès vert et bleu réalisée par le céramiste Art Nouveau Charles Gréber. Il nous a transmis des photos commentées de l'une de ces découvertes de vacances qui demeurent longtemps dans la mémoire : la «Maison des Champs» de Robert Tatin, à Cossé-le-Vivien (Mayenne). Je lui laisse la parole.

«Nous accédons à sa maison par son allée des Géants : 19 totems géants bordent le chemin qui mène à sa maison. Références à son enfance ou à ses rencontres artistiques, cet



alignement nous emporte tout de suite dans son univers onirique, faussement naïf et symbolique.

Mais le cœur de son espace est, au bout de cette allée somptueuse, le jardin de la méditation. Ceint de murs sculptés qui nous évoquent les temples indiens du Yukatan, nous pénétrons dans cette cour par les portes du soleil et de la lune.



Les sculptures monumentales en ciment peint portent des noms qui ne peuvent nous laisser indifférents tant ils font sens : la Porte des Géants, à savoir Rembrandt, Van Gogh, Goya, Delacroix, Léonard, Notre-Dame, Tout le Monde, la

porte de la Lune et du Soleil...



Robert Tatin fut d'abord artisan, commerçant, puis céramiste, peintre, sculpteur, poète. Il fit nombre de voyages, notamment en Amérique du Sud où il s'imprégna de culture amérindienne. [...]»



Tout lire et tout voir sur :
<https://www.charcuterie-greber.fr/2021/08/19/1-univers-fascinant-de-robert-tatin/>

Joseph ANDRAS

«AU LOIN LE CIEL DU SUD»



Ce petit livre (100 p.) est la biographie la plus passionnante qu'il m'ait été donné de lire. Le sujet pourtant ne me touche pas plus que ça :

les quelques années passées à Paris par Hô Chi Minh, entre 1917 (ou 19?) et 1923. Soit dans la trentaine. Bien sûr le texte bruisse de ses combats naissants contre le colonialisme français et de son fort attrait pour la révolution russe mais la force de l'écriture est ailleurs que dans les «révélation biographiques» : elle est dans la construction même du texte et le positionnement étonnant du narrateur.

Ce dernier a tout lu sur le sujet et il a eu accès aux rapports de police qui, à l'époque, ont suivi l'agitateur indochinois au plus près. Il a lu aussi des témoignages directs, tel celui de Michele Zecchini, ouvrier typographe (*L'Humanité*, 1970) qui fut l'un des premiers à remarquer celui qui s'appelaient alors Nguyễn Tât Thanh - mais les pseudos ne lui manquèrent pas. Et l'auteur décide de tout vérifier. Il recherche les lieux, les logements, les salles de réunion partout dans Paris. C'est cette itinérance - un hôtel meublé d'abord (Zecchini dit 1918 mais ce n'est pas sûr) rue de Charonne mais était-ce bien au 94 dont il a retrouvé la trace (il aurait

fermé en 1914) - et voyez comment se constitue la trace pour le lecteur : en cherchant cet hypothétique 94, l'auteur s'arrête au 80, «... *s'esquisse face à toi le souvenir, tout de pavés, de chassepots, de fumées et de sang enchâssés, d'une barricade que la Commune avait montée contre les troupes de la République, maudite troisième du nom*». Et le futur instigateur et stratège du Vietcong se trouve embarqué dans bien autre chose que cette «guerre d'Indochine» : il est au cœur de ce qui, de tout temps, a fait se dresser les hommes contre l'injustice. De tout temps et même après lui car Andras, passant devant la station Charonne, évoque «*ses neuf manifestants assassinés par la police et la complicité admirative d'un Premier ministre [Michel Debré], tabassés, matraqués, étouffés pour avoir voulu la paix en Algérie*». Fouille-t-il la rue Marcadet, à la recherche d'un autre des logis piteux de l'Indochinois, il se souvient qu'ici, au 128, en mars 72, Alain Geismar, de la Gauche prolétarienne, «*salua la mémoire de l'ouvrier mao Pierre Overney, tombé [le 25 février] sous le feu d'un agent de sécurité de l'entreprise Renault*». Et le lecteur voit s'écrire l'histoire d'un combat qui n'appartient plus au passé mais conserve sa cruelle actualité (il citera plus tard les Gilets jaunes).



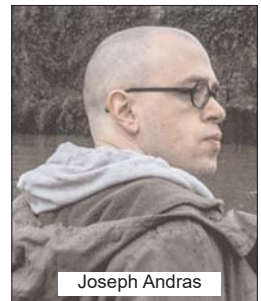
Pour autant l'historien traque tout ce qui - rencontres, groupes d'action, presse, activités professionnelles (dont journaliste à *L'Humanité* et photographe), problèmes de santé - permit à Hô Chi Minh d'émerger peu à peu sous «*le visage creusé, le teint cirieux, les yeux qui vous causaient littéralement au visage, [cette] ascèse dont la ferveur envoûtait*» du jeune Nguyễn... Ai Quôc (un autre de ses pseudonymes). Il évoque son voyage à Moscou, dont aucune péripétie n'échappe aux services secrets.

Le 3 août 1923, le ministère des Colonies adresse un courrier au directeur de la Sûreté générale pour l'informer que «*l'annamite connu sous le nom de Nguyen Ai Quoc a quitté son domicile le 13 juin dernier; et que depuis cette date il n'a pas donné signe de vie*». En fait il a rejoint Moscou.

Fin de la déambulation d'Andras. À lui emboîter le pas, on ne sait trop qui l'on suit : Hô Chi Minh ? J'ai le sentiment de traquer bien plus un auteur de quarante ans qui, sous couvert de sa quête, me parle ouvertement de lui - de moi. Sa première phrase me l'avait dit - «*Il n'est de vie qu'à l'ombre*» - mais je me suis jeté à la traque de l'Annamite avant de réaliser que, quand l'écriture se déploie vraiment, Emma Bovary s'efface toujours derrière Flaubert.

Marc FRÉTOY

Chez Actes Sud, 2021.

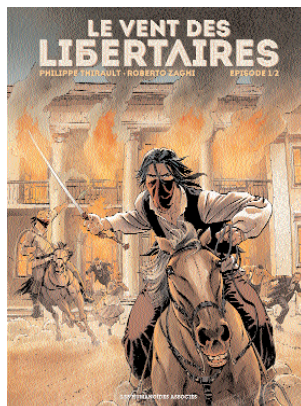


Joseph Andras

B.D., romans graphiques

P. THIRAULT - R. ZAGHI

«LE VENT DES LIBERTAIRES»



Découvrez Nestor Makhno, figure emblématique et romanesque de la révolution ukrainienne!

Ukraine, début du XX^e siècle. Issu de la paysannerie très pauvre et adopté par une famille bourgeoise, le jeune Nestor Makhno ne trouve pas sa place dans un monde impitoyable, dominé par les riches. L'histoire romancée du plus grand des anarchistes ukrainiens qui défia à la fois les Bolcheviques et les Allemands, à travers un demi-siècle de révoltes et de révolutions.

Ce roman est post-facé par Yves Frémion. Il écrit : *«L'histoire est légèrement romancée afin de ne pas être uniquement une bande dessinée documentaire»*.

Ce fut vraiment pour moi une découverte historique! J'ai, je dois l'avouer, une réelle affection pour les libertaires (Léo Ferré me fut comme un grand frère) et je ne connaissais pas Makhno!

Quelle outrecuidance!

Le roman m'a fait pousser, tout d'un coup, un Cocorico (je revendique avec fierté la formation de grands dirigeants politiques passés par l'université parisienne) car on démarre à l'île Seguin en février 1934. Makhno dégueule sa rage à un syndicaliste : *«Staline et son toutou Thorez [secrétaire général du PCF] ne valent pas mieux que les fascistes»*.

Makhno durant l'hiver 1898 vit sa miséreuse vie d'enfant affamé dans le sud-est de l'Ukraine. Il questionne sa maman :

«C'est vrai que les Makhno descendent d'un ataman [chef militaire] zaporogue [cosaque] ?»

- Oui Nestor. Seuls les chefs cosaques élus avaient le droit de porter aux oreilles ces demi-lunes en argent. Elles sont dans notre famille depuis toujours, elles étaient pour Sagha, aujourd'hui elles te reviennent. Il faudra que tu t'en montres digne.»

Makhno devient une victime, au printemps 1899, de ce qu'on appelle actuellement «le trafic d'êtres humains». Il est adopté par une famille seigneuriale qui lui enseignera à coups de schlague les règles de vie de la classe dominante.

Sa sœur adoptive lui répond à son projet de s'enfuir : *«Tu sais bien que c'est impossible [qu'on se revoie]. Tu retournes dans ton monde, moi je reste dans le mien, et ils ne peuvent pas se mélanger. C'est com-*

me ça depuis toujours.»

Le trait du dessin est simple, classique mais très expressif. Lorsqu'on feuillette rapidement, on est plongé dans une ambiance violente de rébellion.

La première action décrite pose bien la problématique :

«La vraie révolution sera celle du communisme libertaire, ou elle ne sera pas !» «Ton foulard est l'apanage des bandits et des lâches, ce que tu es comme tous les anarchistes !»

Évidemment Makhno est vite condamné à la pendaison ; seule la preuve administrative de sa condition de mineur lui permet d'être grâcié, de lire en prison et de canaliser ses pensées ! D'ici à dire que la prison pourrait être un moment propice à l'introspection, il y a un gouffre ! Arrive sa libération grâce à la révolution bolchevique, il aura purgé huit ans...

«Finie la clandestinité ! Ôtez ces foulards, nous agissons au grand jour désormais.»





Des chefs de guerre rallient Makhno, l'un d'entre eux lui amène même 250.000 roubles cachés en lieu sûr suite à un braquage! Son armée atteindra presque l'effectif de 50.000 hommes, avec canons, trains pris à l'adversaire et surtout des attelages légers, les *tatchanki*, qui leur permettent de rapides déplacements et des attaques concomitantes en plusieurs endroits.

Les principes anarchistes règnent au sein de son armée: discipline librement consentie, officiers élus (Makhno conservant un droit de

veto pour les commandants). Le soutien populaire de ces humbles très souvent illettrés est total.

Makhno rencontre Lénine à Moscou, mais l'hostilité viscérale du camarade Vladimir est patente: il hait les Libertaires!

Makhno meurt de la tuberculose, à Paris, où il s'est exilé en 1925, à l'hôpital Tenon en 1934, à 45 ans.

Cette BD historique nous fait faire connaissance avec l'anarchiste ukrainien Nestor Makhno, quelque peu oublié par la grande histoire mais qui aurait pu changer la face de l'Europe au début du XX^e siècle. Car son rôle au sein du mouvement libertaire fut loin d'être négligeable. Mais ce combattant qui traversa un demi-siècle de révoltes et de révolution, et dont la devise était «La liberté ou la mort», dut lutter sur plusieurs fronts, les fascistes aussi bien que les communistes. Ces derniers, censés être ses alliés, n'ont jamais hésité à le trahir et à le calomnier de la façon la plus inique, pour finalement parvenir à le briser.

De son vrai nom Nestor Ivanovitch Miknienko, Makhno a

soulevé les foules, unifié les paysans, qui s'engageaient à ses côtés pour l'avènement de la juste répartition des terres, du travail et des richesses. Comme pour les autres, son désir d'utopie n'a hélas pas survécu à l'épreuve des ambitions politiques et de la cupidité humaine.

Cet opus m'a rappelé que d'autres, comme Sacco & Vanzetti, partagèrent cette idéologie qui m'est agréable.

Michel DESHAYES

Les Humanoïdes associés, 2019
2 tomes.



Philippe Thirault



Roberto Zaghi

Figures de style

«ANAR»

Le rapport entre *anar* et *auto*? Les deux mots sont des apocopes, c'est-à-dire des mots d'usage formés en ne gardant que la ou les premières syllabes du mot complet. *L'actu* nous en sert régulièrement et depuis cet été on voit sur les écrans de *télé* s'affronter les pro et les *antivax*. Tous ceux qui ont des *ados* à la maison connaissent ça. C'est mon cas: mon fils a décrété que le vaccin, c'était la *cata*. Impossible de l'en faire démordre. Bien sûr il y a beaucoup de *provoc*

dans son refus. J'ai beau lui dire que son passe lui sera demandé le jour du *bac*, il me traite de *collabo*, de *facho* et autres gracieusetés du même acabit. Ma chance c'est que sans son passe il est en train de devenir *claustrero*: il ne peut plus aller s'en jeter un avec ses potes au bistrot vu que *Manu* est hyper-*réglo* sur la question, ni aller au *ciné*. J'en profite pour l'inviter à regarder des *docs* avec moi sur Arte mais, comme il dit avec élégance, «Je suis pas trop *fan*». Il ajoute «Toi et tes trucs de *prof*...» parce que, oui, je suis *prof*, d'histoire-*géo*. Tout n'est pas négatif quand même: ce soir il m'a dit que dans sa *promo*,

une dizaine de copains avaient sauté le pas et même jouaient les *démagos* en conseillant aux autres de les imiter. Même *Jean-Mich*, avec qui il fait du *vélo* depuis ses huit ans. Ils en ont parlé à la *récré* et... Il a téléchargé *l'appli* de Macron. Le *surgé* a dit qu'il allait proposer des séances dans *l'amphi*, alors... «Et *Domi*, elle en dit quoi?» je lui ai demandé - c'est sa petite amie et je sais qu'elle a déjà eu ses deux doses. Il a marqué le coup. Il s'est vite rattrapé, il m'a demandé: «Si j'le fais, tu m'donneras une *perm* de nuit pour le samedi?» Vous feriez quoi? Moi je me suis dit que j'en profiterais pour me faire un *resto*...

Dario FRANCESCHINI

«DÉPOUILLÉE et autres histoires»



La première nouvelle est la plus courte : 54 lignes. Elle est caractéristique du style, des personnages et des situations

de l'auteur. Italien et... actuel ministre de la Culture en son pays. Malraux, bien sûr... mais il était lu bien avant la V^e République. Non, la situation m'évoque plutôt Gilberto Gil, l'immense guitariste brésilien qui fut au gouvernement de 2003 à 2008. Il était l'auteur de cette phrase que j'avais mise en exergue sur le papier à entête de la structure théâtrale que je dirigeais : *« Il existe plusieurs formes de culture populaire. Je les préfère toutes. »*

Il y a de ça dans les courtes nouvelles de Franceschini - la plus longue fait 160 lignes - au moins dans la première partie du recueil. Les situations sont très simples : un écrivain cherche un endroit simple où se ressourcer, un paysan illettré très âgé attrape un violon et en joue merveilleusement, un paquet énorme arrive en gare, c'est une moto, le destinataire l'enfourche de suite et file vers... l'expéditeur...

Le lexique et la grammaire sont très simples, de même que le style. Le qualificatif qui conviendrait le mieux serait celui de *soyeux* : rien n'accroche. Jugez-en :

« Il se pencha pour caresser un galet, me serra la main, ferma les yeux, et inspira profondément l'air, son air. »

qui est la dernière phrase du recueil. Le temps partout est le duo imparfait/passé simple, jamais de présent. La seule petite pointe lexicale est le possessif *son air*, qui dit parfaitement la stratégie d'écriture : le petit détail qui rend ce moment - par ailleurs tout à fait habituel - qui le rend unique. Une superbe délicatesse.

L'écriture est... comment dire ? bien ronde, bien souple, en un mot bien scolairement correcte, et c'est là que le bât blesse : elle lasse vite, à force de ne pas "accrocher", de glisser. Les scénarios n'étonnent plus, la vieillesse accapare les personnages et la gentillesse des situations flirte avec une certaine mièvrerie. Cela manque de caractère, il y faudrait la rudesse d'un Carver ou la tendresse raide d'un Morgiève. Il serait déplacé de parler de "politiquement correct" mais la position ministérielle de l'auteur n'est pas le meilleur garant de sa liberté d'écriture.

« Il déjeunait toujours debout, habillé et prêt pour sortir, mais ce jour-là, allez savoir pourquoi, il s'assit à la table en bois, prit du sucre et commença à remuer son café. Puis il retira la petite cuillère et s'aperçut du plaisir qu'il éprouvait à regarder le liquide tourner de plus en plus lentement dans la tasse jusqu'à ce qu'il s'arrête. Il en serait ainsi de sa vieillesse, décida-t-il. »

**Aude
FRANCE**

*Gallimard,
L'Arpenteur,
110p.*



«ANTONOMASES»

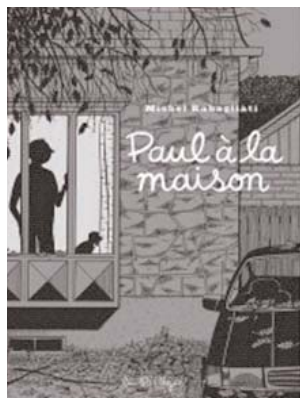
L'antonomase consiste à donner à un nom propre le statut de nom commun. Ex. : la poubelle (cf. le préfet du XIX^e), le pantalon (personnage de la commedia dell'arte), un calepin (le moine Calepino)...

Je ne sais pas vous, mais moi, le foot, je n'y comprends plus rien. Avant on prenait plaisir à regarder l'équipe de France, maintenant on s'emm... C'est une vraie *deschampe* aux enfers. Bien sûr on s'est vite habitué à *déder* [s'ennuyer ferme] de la voir jouer mais là, c'est quasi un *karim* contre l'humanité. Heureusement nos voisins helvètes ont mis le drapeau tricolore en berne. *Aulas!* Le Bayonnais de la Canebière n'est pas resté longtemps *tapi* et l'on ne peut que le *legraetter*... On avait bonne mine contre les Bulgares à attendre le coup de *grizou*. On broie du noir, il nous manque un *girouphare*. Je ne comprends pas pourquoi les sélectionneurs les plus chiantes font toujours du *rabiot*. Quant à l'autre surdoué qui a *bondy* dans le paysage et qu'on n'arrête pas de nous vendre comme le fils adoptif de Platini et de Zidane, il a tellement enflé de la tête qu'il ne mérite que de se faire *Mbaffer*. *Blaise m'a tui, dis*. Alors, vu l'état de déglingue du foot français - mais qui c'est *qu'a tari* la source ? - on s'en remet à des hommes providentiels, à qui on donne du *messire!* J'en *neymar!* Si *ma racine* est à nous, repartons de la base. Reprenons les fondamentaux : le plaisir de jouer, de se défoncer sur un terrain. Les boîtes à fric, ça *nasser* à rien. Vive le foot pauvre et modeste. La FIFA, c'est une *qatarstrophe*.

B.D., romans graphiques

Michel RABAGLIATI

«PAUL À LA MAISON»



Ce titre m'a intrigué, le coup de trait ne m'a pas déplu, alors je l'ai essayé !

Dans les années 1970 Robert Charlebois chantait *“Ordinaire”*, l'histoire d'un gars normal, qui se cherchait et qui aimait *“fumer du pot, boire eud'la bière, faire de la musique avec le gros Pierre”*...

Quarante ans plus tard - l'action de déroule en 2012 - Paul est auteur de bande dessinée à temps plein et lance un nouvel ouvrage au Salon du livre de Montréal. Entretemps, sa fille part travailler en Angleterre, Lucie n'habite plus avec lui et sa mère ne va pas bien... *“Paul à la maison”* traite du deuil, sous de multiples formes. Un album émouvant.

Un demi-siècle de vie ça fait vieillir

Très émouvant et sensible, ce tome introspectif mêle habilement drames personnels et petites anecdotes. Graphiquement, le trait bichromique est efficace et fourmillé de détails.

L'on espère de tout cœur retrouver un Paul en meilleure forme. (un internaute)

Ce roman a obtenu le prix de la série à Angoulême en 2021.

En traitant parallèlement de tous les petits faits du quotidien vécus par son double, dans son quartier de Montréal, l'auteur sait se faire le témoin acerbe de notre société contemporaine, déplorant sa transformation en une sorte de “meilleur des mondes”. Il pointe du doigt l'atomisation et l'isolement croissants de chacun, les plus jeunes repliés sur leurs écrans et les anciens remisés dans les CHSLD (l'équivalent de nos fameux EHPAD français), une vision peu réjouissante et pourtant lucide, masquée par le discours dominant et une bonne couche de vernis publicitaire. (un internaute)

On est majoritairement dans le gaufrier, le trait est ordinaire et net, on n'est surtout pas dans le lyrique



Ce matin c'est la rentrée des classes... J'ai eu mes petits-enfants en technologie numérique, cela m'a permis de mesurer mon handicap avec cet écran WhatsApp que j'exècre ! Je me retrouve bien dans Paul, je suis aussi ordinaire que lui ! Michel Rabagliati a même trouvé le

moyen d'inclure mon pote Léo Ferré dans son opus !

*Y a la nature qu'est tout en sueur
Dans les hectares y a du bonheur*

C'est l'printemps

(...)

Y a nos chagrins qu'ont des couleurs

Y a même du printemps chez l'malheur

C'est l'printemps...

Cette lecture m'a captivé. L'auteur transpire l'auto-dérision avec une lucidité décapante.

Je me suis senti “à la maison”, tout à fait capable d'habiter la tête de Paul !

C'est ma première découverte de *Paul*, je réalise que Rabagliati signe ici son 9^e roman centré sur ce personnage autobiographique ; une multitude de petites confidences qui me parlent tant.

D'un point de vue produit marketing, ce roman s'inscrit dans une série, (tellement à la mode actuellement), il ne me reste qu'à espérer que l'intelligence artificielle n'ait pas réussi à s'insérer dans le script !

Rabagliati post-face avec 14 planches, une par page, décrivant sa relation de voisinage en anglais.

C'est d'un grand réalisme.

À lire si on n'est pas allergique aux romans graphiques qui parlent de la vie de tous les jours.

Michel DESHAYES

*éd. La
Pastèque,
2019,
208p.*



Malices & Merveilles - Beauvais

UN P'TIT TOUR ET PUIS S'EN VONT



Dix ans. Dix ans déjà. Dix ans de rêves et de merveilles. Dix ans de malices et de... Non ce n'est pas la durée nécessaire pour éradiquer la pandémie de la COVID 19. Et puis « Non » ce n'est pas le maître mot de ce délicieux moment à passer à travers les arts de la rue.

Samedi et dimanche. Vous savez le week-end. De ceux qu'on a eu du mal à revivre ces derniers mois. Il en est un de particulier. C'est le dernier du mois. Mais aussi le dernier des vacances d'été. Un moment entre nostalgie et rêverie. Un instant de projection vers la rentrée scolaire qui reste incertaine et qui nous veut défiant et méfiant face à l'incertitude et à l'ignorance... Humm... Respirons. On est filmé. Mais ce moment nous reste malgré tout privilégié. Celui de « Malices & Merveilles ».

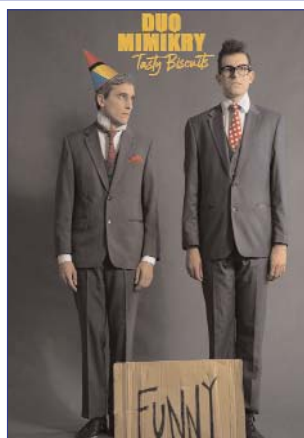
Bon voilà. Le programme copié à la main. Horaires, stands et

durées. Le sac à dos prêt et chargé de provisions. De quoi boire, de quoi manger. Une compote, un bout de gâteau. Les enfants bien sûr. Les petits mais aussi les grands. Direction le parc de la Maladrerie à Beauvais. C'est bien entendu sans oublier de présenter le passe. Eh oui. Les passeports sont de rigueur. Pour changer de pays. Pour changer d'état. D'état d'âme. Pour changer tout court.

La pluie incessante de cet été a gardé la verdure de ce lieu magique. De grandes bâtisses médiévales, dont une splendide grange. Une charpente exceptionnelle du treizième siècle. Neuf cents ans d'histoires et de mémoires. Un lieu qui a pensé les maux et qui maintenant pense les mots. Évasion. Élucubration. Abstraction. Distraction. Réflexion. Imagination. Illusion. Pensée et méditation. Ah! Que de maux à estomper.

On croise déjà des visages et des sourires. Des gens qu'on connaît et d'autres qu'on ne connaît pas. On devine le pas pressé de certains. Le programme sous les yeux, on s'affaire à trouver le bon stand. On déambule à travers les allées. On traverse le potager. On le redécouvre. Les fleurs, les flaques et les jets d'eau. Les légumes du Moyen Âge. Et ceux d'antan.

« Germaine et Germaine ». Non ce n'est pas le nom de grand-mère ou d'une sainte consacrée. Mais le spectacle loufoque de deux énergumènes. Entre clowneries et mimiques. C'est trop tard! Allez les enfants. On arrive juste au prochain. Encore du mime. Visual Shorts.



Stand 10. On y est pour cinquante minutes. Ils sont deux et ils dépoussièrent le théâtre visuel. Au grand dam de ceux qui croyaient que le mime est démodé, vieux jeu. Le duo Mimikry parodie le grotesque de notre quotidien. Un numéro de magie qui tourne mal, un remake de « Raiponce » des frères Grimm. Tout cela avec une précision chirurgicale et l'humour noir grinçant. Et dire que je voulais squeezer ce spectacle. Parce qu'il faut tout de même faire des choix. La liste est tellement longue. Deux jours de théâtre non-stop. Il faut le subir, le marathon de la rue. Le temps de reprendre les allées et de se diriger vers la maison du géant. Ah oui. C'est le nom qu'a donné mon fiston à une bâtisse du parc. Il avait la certitude qu'un géant y habitait. Pour cette fois c'est « Quand les poules joueront du banjo ». Un drôle de titre pour un spectacle. On n'en saura pas plus les enfants et moi. Le programme a changé depuis la feuille de route du matin.

« Lau-Eme ». Non! Ce n'est pas le triste match de ces derniers jours qui se rejoue là. Le théâtre de rue n'a pas de place à la bêtise. Enfin presque. Une compagnie du sud-



ouest, Haatik, du pays basque, révèle dans un quatuor majestueux le sort de la femme. La liberté. Le déterminisme de la société. Un sublime message pour l'émancipation. La lutte pour les droits des femmes est un perpétuel combat. On se doit de rester vigilant et de ne pas baisser la garde. Elles se libèrent au rythme de la chorégraphie de la tyrannie des robes et des corsets inconfortables. Un spectacle où l'émotion et la raison font bon vivre. Tant pis pour les poules. La danse fut un délicieux «pensement». Les enfants ont même pleuré. Et moi avec. Trêve de rêverie d'un monde utopique. Nous voilà dans la foulée de la danse repartis pour d'autres horizons.

«La lumière de nos rêves». Déjà dix-huit heures. Il fallait au moins ça pour éclairer nos lanternes. Un



spectacle puissamment incarné, finement écrit et totalement allumé ! Voilà le leitmotiv de notre choix. Écrit dans le programme. Eh bien ! Ils ne se sont pas trompés. Trois personnages décrits avec une telle précision

qu'on se croirait dans leur peau. Finesse et délicatesse de la description d'une comédie humaine. Trois personnages qu'on penserait complètement dissociés jusqu'au moment où tout recolle à la réalité. Une proximité de toute circonstance. Le dessin d'une toile humaine, où l'on nomme des présidents «Donald... riche comme Picsou et complètement... Dingo» dixit la compagnie Qualité Street. Un monde où «le zèle des fonctionnaires empêche les ailes des révolutionnaires de voler». Après tout, la lumière c'est fait pour éclairer.

L'heure des braves est arrivée. Le temps de goûter le dîner livré à bon escient au bon horaire et au bon endroit. Ah oui. Malices & Merveilles se doit la rigueur et la minutie. Les arts de la rue sont comme un couperet. Il doit être bien aiguisé pour souffrir le moins. «Avec ma machine, je vous fais sauter la tête d'un clin d'œil, et vous ne souffrez point.» Ironie tragique, l'Assemblée avait ri. Voilà pour ce qui est de monsieur Guillotin. Le repas passé, place au spectacle.

Cette fois c'est un trio. Un trio au nom bien «Commedia dell'arte». Trois aspirants barbiers reprennent un salon de coiffure et tentent de lui redonner l'ardeur et le peps de naguère. Avec un mélange subtil de mimes, de chansons, d'acrobatie.

Substituant le public aux clients. Ou l'inverse. Un bout de souffle sans respiration et des mélodies à couper le rythme entre ciseaux et coupe-chou. Un art bien grand au nom de populaire qui ne se mélange guère aux blaireaux. «Ils savent tout faire» et je répons à ma fille «Ce sont des artistes, des troubadours, des vrais comme on ne sait plus en voir». Le *Teatro Necessario* porte bien son nom de compagnie. L'art devient nécessaire et le théâtre encore plus. C'est pour dire que le client en ressortira le corps régénéré et l'esprit ressourcé.



Il se fait tard et les enfants fatigués retrouvent leurs lits et les rêves d'enfants qui ne les quittent plus. Mais c'est sans moi. Les enfants ne sont jamais ceux qu'on croit. La compagnie «Chicken Street» reprend un classique grandiose de westerns. Un théâtre d'objets. Oui oui. D'objets. Des caisses en tout genre. Caisnes de légumes. Caisnettes. En bois de préférence. De dimensions différentes. Et le tour est joué. Un remake du film culte qui nous a tous fait rêver. «Le bon, la brute et le truand». Dix planches, vingt caisses en bois et



trente ballons de baudruche, Serge Badot, c'est son vrai nom, ancien reconstituteur de palette et désormais directeur de cinéma rama itinérant de la région, reconstituera seul, et à mains nues, sans trucages et sans assistance (enfin il compte embaucher très vite dès que le cinéma deviendra rentable), les scènes cultes, les seconds rôles et les per-

sonnages principaux du film de Sergio Leone. Pour un « *magnifique bon à rien* », c'est le nom de ce bijou de spectacle où la minutie et la tromperie nous rappellent combien le cinéma est illusion et duperie mais aussi rêverie, songe et enchantement.

Cette fois à mon tour de jeter l'éponge. Le combat est perdu d'avance pour aujourd'hui. Je ne verrai pas tous les spectacles et encore moins le dernier de la programmation.

Le jour deux. Nous ne serons que deux. Bien reposés de la veille et réveillés des songeries de la nuit. Nous v'là bien prêts à vadrouiller dans les méandres du spectacle de rue. Cette fois-ci sans les enfants. Tout seuls dans l'aventure.

Un jour de rencontres et de flâneries. Entre voisins et camarades. Le temps d'un

verre et d'une conversation. Retrouver nos amis musiciens et nos âmes mies. Ce dimanche aura tout permis sauf le spectacle. Une dérobade entre les stands et les différents spectacles de ce jour. Certains en rediffusion, d'autres en premières.

Malices & Merveilles aura signé ses dix ans. Avec bruits et fracas. Et au grand plaisir de nos papilles. Oui oui. L'art de la rue dans tous ses travers reste un bon plat à déguster. Et sans transition. Sans modération.

Rafik KHELLADI



Poésie

Miguel ZAMACOÏS

Lors d'une réunion de rédaction, évoquant les rubriques qui pourraient figurer dans notre trimestriel, le mot de « Poésie » fut l'un des premiers à être cité. D'abord nous ne comprîmes pas avec certitude le mot qu'avec son épouvantable accent du Sud prononça notre ami Erka. Je dis le Sud mais je devrais dire le sud du Sud puisqu'il est d'Outre-Méditerranée, ce qui n'est pas la porte à côté.

Et c'est d'ailleurs de cet accent qu'il nous... je vais dire « qu'il nous parla » mais vous avez compris que le verbe « parler » veut, dans sa bouche, tout à la fois signifier débâter (eh eh ! Qui blâter ? Je vous mets sur la

piste), expectorer, jargonner, éructer et chanter. Bref, Erka eut des accents convaincants pour nous expliquer à quel point cette tonalité de voix et son rythme saccadé causèrent du tort à sa scolarité. Les larmes lui vinrent quand il évoqua ce professeur de lettres qui, perfidement, « à la *Zemmour* », ironisait, quand Erka prenait la parole en cours, sur ses « berbérygmes incompréhensibles ». Comprend qui veut...

L'homme aura pris une belle revanche sur ses années de scolaire puisque le voilà qui enseigne à son tour !

Le 6 au soir je l'appelle et j'évoque la mort de ce bouleversant comédien dont tous les partis en course pour 2022 s'attachent la mémoire. Je me garde bien d'évoquer son nom car

l'indélicat enseignant que j'ai évoqué se nommait Monsieur... Bébel ! Je propose à Erka de rédiger une note sur la poésie qui émaille sa filmographie. Il trouve l'idée intéressante mais se récrie : « *Il n'est pas le meilleur ambassadeur de la chose.* » Bon, il n'a pas tort. « *Et en plus, fait-il, il avait l'accent parigot qui est tout ce qu'il y a de plus exécutable...* » Bon, ce n'est pas sot. Il me propose alors de réfléchir à tout ça et de me rappeler. Et voyez comme le hasard fait bien les choses. Erka est né en 53. Cette année-là, cet auteur aujourd'hui bien oublié est promu commandeur de la Légion d'honneur, et son interprète reçoit lui aussi la rosette.

Je crois que faire la nique à Bébel et à ses Invalides a dû lui faire venir un large sourire... **R.W.**

La rentrée, un bien gros mot

La rentrée. Elle arrive. Elle est là. Elle nous guette tous à travers le trou de la serrure. Le trou de la serrure de la porte de la classe. Et les visages ternes et dubitatifs des élèves qui découvrent leurs professeurs. Ah non! Ce n'est pas un calvaire. En tout cas pas tous les jours et pas pour tous. Je crois que le plus difficile dans ces moments de découvertes en tout genre, ce n'est pas tant la découverte des autres qui nous intrigue, mais celle de soi.

La rentrée. C'est aussi son paquet de fatras administratifs en tout genre. Aussi bien pour les élèves que pour les profs. Ah oui: ça s'appelle comme ça. Un prof. Un diminutif bien sympa mais qui résume mal leurs tâches. Personnes vouées à l'enseignement et bien entendu à l'éducation de nos enfants. Je m'épargne-rais devant vous, lecteurs, ce que peut être le débat entre éducation et enseignement. Je laisse ces diatribes aux experts.

La rentrée. C'est comme ça. Elle arrive avec ses quotas de nouvelles. Non je ne parle pas de celles qu'on présente aux côtés des romans et poèmes pour les concours de la rentrée littéraire. C'est trop compliqué pour moi. Mais les arrêtés et nouveaux décrets en tout genre. Ils viennent conforter les profs dans leurs missions et les élèves dans leurs apprentissages. Chef-d'œuvre, options, PFMP, Co-intervention, CAPCO et autres termes savants.

La rentrée c'est aussi préparer les élèves à leurs parcours socioprofessionnels. La tâche est rude. Les niveaux si différents. L'homogénéité difficile à percevoir. Alors chacun interprète ce qu'il peut de ces méthodes en tout genre. On y va des

jeux, on tente les quiz, on essaie les entretiens improvisés. On s'improvise opérateur téléphonique, on s'essaie au directeur d'entreprise et au responsable ressources humaines.

La rentrée. Elle nous intrigue par sa brutalité. Non pas qu'elle nous tombe au dernier moment. Mais parce que l'on passe du coq à l'âne. Sans transition et sans vergogne. Que c'est beau les vacances. Le repos. La tendresse des paysages bretons. Le calme des prairies d'Auvergne. La sérénité des cours d'eau de la Loire. Fini tout ça. Bienvenue dans les méandres des couloirs des établissements scolaires en tout genre. Entre salles et récréations. Aux sons redondants.

La rentrée c'est aussi les larmes en tout genre des matins d'automne. Au rythme de nos inquiétudes. Celles des profs et des élèves bien entendu. Sur ce terrain on est sur un pied

d'égalité. Les larmes qui nous viennent à vivre le groupe, les autres et la société tout simplement. Enfin! Tout simplement difficile. Comme celles qui nous rappellent nos voyages. Les périples peuvent être longs et périlleux. Ils viennent de Roumanie ou d'ailleurs.

La rentrée, ma rentrée, c'est aussi un poème: *L'accent*. Des accents, il en est en tout genre. Celui qui fait pleurer les petites filles de peur d'être différentes des autres. Un retour sur soi qui peut révéler mais qui peut aussi annihiler. Je parle de l'accent. Celui qui nous lie et qui nous situe dans le ça, le moi et les autres. Une nouvelle forme de thérapie. Une nouvelle idée de remède pour notre société qui ne laisse pas le temps de nous révéler. Alors lisez plutôt. Le poème est de Miguel Zamacois.

ERKA

De l'accent! De l'accent! Mais après tout en-ai-je ?
Pourquoi cette faveur ? Pourquoi ce privilège ?
Et si je vous disais à mon tour, gens du Nord,
Que c'est vous qui pour nous semblez l'avoir très fort...
Que nous disons de vous, du Rhône à la Gironde,
"Ces gens-là n'ont pas le parler de tout le monde!"
Et que, tout dépendant de la façon de voir,
Ne pas avoir l'accent, pour nous, c'est en avoir...

Eh bien non! Je blasphème, et je suis las de feindre!
Ceux qui n'ont pas d'accent, je ne puis que les plaindre!

Emporter de chez soi les accents familiers,
C'est emporter un peu sa terre à ses souliers!
Emporter son accent d'Auvergne ou de Bretagne,
C'est emporter un peu sa lande ou sa montagne!
Lorsque, loin du pays, le cœur gros, on s'enfuit,
L'accent? Mais c'est un peu le pays qui vous suit!
C'est un peu, cet accent, invisible bagage,
Le parler de chez soi qu'on emporte en voyage!
C'est pour les malheureux à l'exil obligés,
Le patois qui déteint sur les mots étrangers!
Avoir l'accent enfin, c'est, chaque fois qu'on cause,
Parler de son pays en parlant d'autre chose!...

.../...



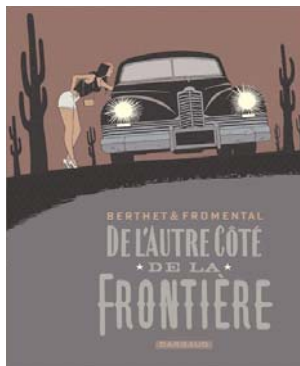
On peut entendre sur You Tube l'interprétation émouvante qu'en fit Fernandel.



B.D., romans graphiques

BERTHET & FROMENTAL

«DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA FRONTIÈRE»



Auteur de romans policiers, François Combe se rend en compagnie de Kay, sa secrétaire, au Cielito Lindo, établissement des quartiers chauds de Nogales, la ville frontière entre le Mexique et les USA, afin de s'y "documenter" auprès de Raquel, une jeune prostituée. Ils tombent sur Jed Peterson, un ami du romancier, qui se montre très intéressé par la jeune fille. La même nuit, cette dernière est sauvagement assassinée. Qui a tué? François Combe, qui fait profession du meurtre et des meurtriers? Jed Peterson, le dernier à avoir été en contact avec la victime? Les voilà tous deux dans le collimateur de la police, en tête des suspects.

Fasciné tant par le crime que par la misère, le romancier charge Estrellita, la petite servante mexicaine de la famille, de devenir ses yeux et ses oreilles au cœur des quartiers pauvres.

Quand une deuxième prostituée est retrouvée massacrée à coups de poignard dans le désert, l'état se

resserre sur Jed, qui tout désigne comme le coupable idéal. Qu'à cela ne tienne, François Combe prouvera l'innocence de son ami: il s'enfonce, accompagné d'Estrellita, dans l'enfer des bas-fonds mexicains à la recherche de la vérité. Les murs entre richesse et pauvreté sont faits pour être franchis. Mais l'herbe est toujours plus rouge de l'autre côté de la frontière...

Librement inspiré du séjour que l'écrivain Georges Simenon effectua en 1948 dans la Santa Cruz Valley, terrain de jeu des riches et des puissants, ce thriller reflète avec brio l'atmosphère tendue et inégalitaire qui y régnait.

Fidèle à lui-même, Philippe Berthet propose un travail impeccable, d'aspect rétro, très influencé par la ligne claire. Le dessin réaliste se révèle un peu froid, mais il y a tout de même quelque chose de séduisant dans son coup de pinceau. Les

femmes sont magnifiques et les décors parfaits. La prise de vue demeure assez classique avec de nombreuses séquences constituées d'un plan d'ensemble, suivi d'un plan moyen et d'un plan rapproché, et il arrive que ce soit l'inverse. Aux couleurs, Dominique David adopte une palette sobre avec beaucoup de teintes pastel. Elle fait preuve d'une amusante créativité avec ses ciels turquoise, beiges, oranges, mauves... et parfois bleus.

«Un récit soigné, peut-être un trop court, mais d'une lecture fort agréable.» (un internaute)

Je ne sors pas enchanté par cette lecture, mais j'y ai appris un aspect historique méconnu, une autre face de l'Eldorado

Nogales est une ville frontière où les habitants sont "bruns" (latinos) ou "blancs" (gringos). En 1914, Pancho Villa et sa fameuse "division del norte" occupèrent brièvement sa partie américaine. La réponse US

fut cinglante: des grilles s'érigèrent, tamisant les échanges et rationalisant les divers trafics! Nogales devint un "fleuve de gnôle", de dope et de stupre.

Malgré une enfance vécue dans un milieu peu culturel, j'eus la chance de bénéficier d'une retombée du plan Marshall: j'avais accès au cinéma et aux "comics"; heureusement le parti communiste a vite réagi





avec sa propre propagande cinématographique et illustrée!

Dans ce nouveau siècle, je reste fidèle à ces deux formes d'art

Cette notion récurrente d'Eldorado m'obsède un peu; un jour, en Andalousie, ma carte bleue opérationnelle en poche (ah, le luxe inso-

lent du retraité européen!), j'avais engagé mon van sur une piste sableuse qui aboutissait à un poste de surveillance Frontex, dérisoire point de contrôle européen! Le cannabis est largué la nuit dans des couches plastifiées, les récipiendaires les pêchent au petit jour. Le système Frontex s'occupe principalement du trafic d'humains...

«Depuis plus d'une décennie, une approche exclusivement sécuritaire oriente les politiques migratoires européennes: délivrance restrictive des visas, construction de murs et de clôtures, contrôle militarisé des frontières et renvoi forcé dans les pays d'origine, soustraction du contrôle migratoire à des États peu démocratiques.» (un internaute)

La Catalogne nous offre aussi parfois une frontière de débauche avec

ses baisodromes cocaïnés et un peu plus loin le fric détaxé de la principauté d'Andorre...

Michel DESHAYES

Dargaud, 2020, 72p.



Philippe Berthet



Jean-Luc Fromental

Brèves

Nouvelles en 25 mots



Hommage à Félix Fénéon (1861-1944).

Inspirées de «Oise Hebdo» du 15.09.21.

879 grammes d'héroïne étaient dissimulées derrière le compteur de vitesse du tableau de bord. Deux ans de prison et 20.000€ d'amende douanière. *[Beauvais]*

Le député Éric Woerth récuse l'alarmisme qui entoure le domaine de Chantilly. Son idée: rentabiliser le château d'Enghien grâce à un projet immobilier. *[Chantilly]*

Jordy Lhuillier avait 1.000€, héroïne et cocaïne sur lui. Il abandonna sa trottinette électrique pour alléger sa course. Les policiers l'alpaguèrent quand même. *[Beauvais]*

«Je fréquente sa maman depuis trois ans, Sébastien ne le supporte pas.» De là à frapper le beau-père et à tenter de l'étrangler... Prison. *[Noyon]*

Un incendie l'avait ravagée. Réhabilitée, elle vient d'être inaugurée. Coût: 635.000€, un tiers à la charge de la commune, dixit le maire. *[Coudun]*

Michel Vasquez a passé cinquante ans de sa vie au Football Club de Rémy. Le stade portera désormais son nom. Il en serait presque géné. *[Rémy]*

Brocante réussie: quatre-vingt-onze exposants. «Cela fait du bien au moral». Sourire aux lèvres, Sophie sa voure le retour de ce rendez-vous annuel à Cambronne-lès-Ribécourt, dans le Noyonnais. *[Noyon]*

Le forum associatif a fait le plein. Le maire David Lazarus martèle son discours à la jeunesse: «Le sport, c'est la vie qui bat». *[Chambly]*

Il n'a pas transmis son compte de campagne: Bruno Fortier, menacé d'inéligibilité, a fait appel devant le Conseil d'État. Décision sous quinzaine. *[Crépy-en-Valois]*

Louis POIRET, ancien conseiller municipal de Suzoy, retraité plombier-chauffagiste, décédé le 11 septembre, à soixante-quatre ans. Obsèques le 16 septembre, 15 h, église de Suzoy. *[Suzoy]*

Où l'on m'arrache l'âme



Allende, fusil en main, dans le Palais de la Moneda

Ce mardi-là, j'ai 26 ans, je m'occupe de théâtre pour enfants. Je suis au Théâtre des Louvrais, à Poitouise, pour une réunion de programmeurs. Dans l'après-midi Daniel Girard, le directeur des Louvrais, interrompt brusquement nos discussions, sa secrétaire lui a fait passer un petit mot : « Coup d'état au Chili... » On lui apporte un transistor. Nous sommes tous suspendus à Europe 1. C'est dans la nuit que l'on apprendra la mort d'Allende. Et, douze jours plus tard, celle de Neruda. Le général Pinochet a pris le pouvoir. Il y restera jusqu'en 1990.

Ah, l'Amérique du Sud ! J'ai 12 ans quand Castro renverse à Cuba la dictature de Batista soutenue par les

États-Unis. Je ne comprends pas, je demande à mon père « Mais les États-Unis, ce sont des gentils ! C'est bien eux qui ont libéré la France en 1944 ? » Et mon père me donne alors ma première leçon de politique : « Oui. Comme ce sont bien les mêmes Résistants français qui ont combattu les nazis avant de faire la guerre en Indochine et maintenant en Algérie ! »

Ce 12 septembre 73 il n'est plus là. Bien qu'il ait toujours été de droite, il avait approuvé la prise de fonction de Salvador Allende le 4 novembre 70, après sa victoire aux élections présidentielles. Et ce, en dépit des manœuvres américaines orchestrées par deux des plus grands salopards dont les USA aient accouché : le Président Richard Nixon (contraint de démissionner en 74 après le scandale du *Watergate* - il avait fait espionner le Parti démocrate) et son Secrétaire d'État Henry Kissinger.

Les USA sont pris de court par l'élection légale d'Allende et vont tout faire pour le déstabiliser, notamment en soutenant financièrement ses opposants comme lors de la grève nationale des camionneurs en 72.

En 1977, peu après son élection, dans le cadre de sa politique de défense mondiale des Droits de l'Homme, le président Jimmy Carter condamnera « sévèrement » la junte chilienne et exprimera ses regrets pour la participation des États-Unis au coup d'État. C'est plus qu'un aveu !

Je parlais de Kissinger. Savez-vous ce qu'il lui advint le mois suivant ? On lui décerna le Prix Nobel... de la Paix !

Alors voici ce qu'a généré cette « paix » fomentée par les USA.

Près de 38 000 personnes ont été torturées sous la dictature d'Augusto Pinochet. Plus de 3 200 ont été tuées ou portées disparues. Ce sont les chiffres établis en 2011 par la nouvelle Commission des droits de l'homme, chargée de compléter les informations jusqu'ici connues.

Parmi les exécutions qui nous boulevèrent, celle du chanteur Victor Jara, le 15 septembre 73. Arrêté et conduit au Stade National, il est reconnu et torturé. Miguel Cabezas en a tiré un récit « légendaire ». Julos Beaucarne en a fait une chanson, titrée *Lettre à Kissinger*.

Dix-neuf ans plus tard, dans le théâtre que je dirigeais, j'accueillis Julos Beaucarne. Saluant les spectateurs, j'évoquai ma découverte du chanteur belge à travers une chanson parue en 75 dans l'album *Chandeleur Septante-cinq...* Alors Julos écarta le rideau et se mit face à moi. Et au débotté il chanta *Lettre à Kissinger*. Puis nous pleurâmes dans les bras l'un de l'autre cependant que les spectateurs s'étaient levés en silence.

Et la France ? Le Président Pompidou déclare (conférence de presse du 27.09.73) qu'il s'agit là d'« une affaire intérieure ». « Il faut bien le dire, et tout problème d'humanité mis à part, l'expérience tentée par le Président Allende, s'il n'y avait pas eu de putsch, allait probablement, et j'ose dire certainement, à l'échec. » Gloire au Président Pompidou !

De passage à Paris le 28 mai 2001, Kissinger reçut la visite au Ritz de la brigade criminelle. Invité à comparaître au Palais de justice comme témoin dans l'affaire de la disparition de cinq Français au Chili, Henry Kissinger quittera la France le lendemain sans plus être inquiété ! Gloire au Président Chirac !

j'veux te raconter Kissinger
l'histoire d'un de mes amis
son nom ne te dira rien il était
chanteur au Chili

ça se passait dans un grand stade
on avait amené une table
mon ami qui s'appelait Jara
fut amené tout près de là

on lui fit mettre la main gauche
sur la table et un officier
d'un seul coup avec une hache
les doigts de la gauche a tranché

d'un autre coup il sectionna
les doigts de la droite et Jara
tomba tout son sang giclaît
six mille prisonniers criaient

l'officier déposa la hache
il s'appelait p't'être Kissinger
il piétina Victor Jara
chante, dit-il, tu es moins fier

levant les mains vides des doigts
qui pinçaient hier la guitare
Jara se releva doucement
«Faisons plaisir au commandant»

il entonna l'hymne de l'U
de l'unité populaire
repris par les six mille voix
des prisonniers de cet enfer

une rafale de mitraillette
abattit alors mon ami
celui qui a pointé son arme
s'appelait peut-être Kissinger

Cette histoire que j'ai racontée
Kissinger ne se passait pas
en 42 mais hier
en septembre septante trois



Victor Jara

Histoire - Le 21 septembre

Pardon... le 1^{er} Vendémiaire



Le poète aurait-il chanté "*Le vingt-deux septembre, aujourd'hui, je m'en fous*", s'il ne nous avait pas quittés trop prématurément pour se réjouir d'avoir comme vous, entre les mains et sous les yeux, une nouvelle feuille tout juste née, la veille, pour la fête à Matthieu ?

Comme le suggère la sagesse populaire: "*À la St-Mathieu, les jours sont égaux aux nuits*". N'en va-t-il pas ainsi des plaisirs du jour et de ceux de la nuit? "*À la St-Mathieu, cueille le naisin si tu veux*." mais aussi en ce jour où l'on passe au signe astrologique de la Balance, "*Quand vient Matthieu, les vierges, adieu*".

Née un 21 septembre, *Saisons* s'honore d'une filiation commencée voilà deux cent vingt-neuf ans, cadran solaire en main, par la séance inaugurale de la première assemblée législative française élue au suffrage universel où fut unanimement

aboli l'ancien régime monarchique.

Trois ans et demi plus tard, le 4 février 1794, voilà que cette assemblée, la Convention, "*déclare l'esclavage des nègres aboli dans toutes les colonies; en conséquence, elle décrète que tous les hommes, sans distinction de couleur, domiciliés dans les colonies, sont citoyens français et jouiront de tous les droits assurés par la Constitution*".

Précisons: la Constitution du 24 juin 1793 promulguée par la Convention. Celle dont l'article 1 stipule: "*Le but de la société est le bonheur commun. Le gouvernement est institué pour garantir à l'homme*

la jouissance de ses droits naturels et imprescriptibles." ("*l'égalité, la liberté, la sûreté* [*la sécurité de sa personne*"], *la propriété*" précise son article 2). Et l'un de ses derniers, l'Article 35: "*Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est, pour le peuple et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs.*"

Face à une coalition militaire des monarchies européennes, à des insurrections armées en province, à la dévaluation monétaire, au sabotage économique, la jeune et tumultueuse République dictatoriale qui mettra en place le système métrique, les départements, l'usage national du français, un corps d'instituteurs et le contrôle des prix - tout en libérant le territoire national - ne sera jamais en mesure de mettre en œuvre cette constitution égalitaire qui devait mettre fin à un régime de monarchie constitutionnelle où le

droit de vote était fonction de la richesse. En 1795, elle dut s'effacer au profit d'un texte constitutionnel, concocté par les Républicains plus modérés qu'elle aussi effrayait. Propre à la Constitution de 1793, l'article 35 hante encore le préambule de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et s'incarne souvent aujourd'hui sur nos écrans de télévision à l'heure des actualités.

Bien sûr, aujourd'hui encore, il est plus confortable pour un chef d'État de commémorer le cent-cinquantième anniversaire d'une république ultérieure plus consensuelle proclamée elle aussi un jour de septembre. D'ailleurs quatre de nos cinq Républiques ont été procla-

mées et promulguées à la saison "des vendanges qui ont lieu de septembre en octobre". Une période de l'année pour laquelle les Républicains imaginèrent un nom poétique, comme pour chacune des neuf autres en octobre 1793.

Buvons un coup, en ce premier jour de Vendémiaire, mois initial du calendrier républicain. Buvons un coup à la naissance de **Saisons!** Tchîn!

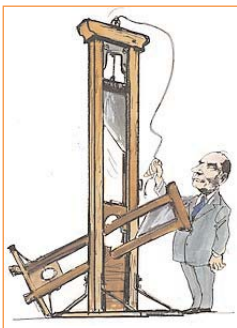
Michel LE DROGO



Sciences

ONOMASTIQUE

L'abolition de la peine de mort



Le 18 septembre 1981, quatre mois après l'élection de Mitterrand, l'Assemblée Nationale votait l'abolition de la peine de mort. À la tribune, la plaidoirie exceptionnelle de Robert Badinter. Résultats du vote: 363 voix pour, 117 contre, 11 abstentions. Que nous en dit l'onomastique?

Nous avons étudié les noms des députés.

Nombre de lettres - Aucune différence significative entre les noms des partisans (P) et ceux des opposants (O).

P - Noms de 7 lettres, 24,85% - Noms de 6 lettres, 24,29% - Au-delà de 10 lettres, 4,30%.

O - Noms de 6 lettres, 26,72% - Noms de 7 lettres, 25,86% - Au-delà de 10 lettres, 8,60% (davantage de particules).

Nombre de syllabes - Là encore, quasi mimétisme entre P et O :

P - Noms de 2 syllabes, 60,45% - Noms de 3 syllabes, 25,98%. À noter 6,21% de noms à syllabe unique.

O - Noms de 2 syllabes, 61,20% - Noms de 3 syllabes, 25,86%.

Lettres - Nous sommes partis des 11 lettres les plus utilisées de la langue française, dont Perc tira son «*Ulcérations*». Nos deux catégories

«se marquent à la culotte» sur l'ordre suivant: E, A, R, I, N, O, S, U, L, T et C.

P - E, 16,27% - A, 12,67% - R, 10,92%.

O - E, 17,42% (les particules) - A, 13,70% - R, 12,01%.

Lettres rares - Nous avons ensuite observé l'occurrence des lettres les plus rares dans notre langue: Z (0,15%), W (0,16%), K (0,31%), J (0,34%), X (0,38%) et Y (0,46%). Nous portons en bleu les occurrences significativement plus élevées et en rouge les nettement plus basses.

P - Z, 0,70% - W, 0,16% - K, 0,16% - J, 0,62% - X, 0,49% - Y, 0,74%.

O - Z, 0,23% - W, 0,35% - K, 0,35% - J, 0,47% - X, 0,23% - Y, 1,18%.

Seul le Y est significativement plus fréquent dans les deux catégories. Nous risquons une hypothèse: le statut particulier de cette voyelle qui est signe de culture et de distinction, équivalant parfois à deux «i», ce qui

traduit la volonté alors répandue chez les élus - de droite donc comme de gauche - de cumuler les mandats.

Le nom le plus long - Il ne pouvait être que celui d'un Opposant: (Joseph-Henri) Maujôian du Gasset (député de Loire-Atlantique); la coquetterie du «ü» ne saurait faire oublier que *mau-jouan* est un sobriquet médiéval signifiant *Jean le mauvais*. À l'inverse les noms les plus courts (3 lettres) sont tous portés par des Partisans: Bas (Pierre), Mas (Roger) et Pen (Albert).

Les homonymes - Dans les rangs des Partisans, on compte 3 Bernard (Michel, Pierre et Roland) et 3 Michel (Claude, Henri et Jean-Pierre), 2 Boucheron. Parmi les Opposants, 2 Haby (Charles et René). Cas particulier avec les d'Harcourt: Florence est pour, François contre (apparemment sans lien direct de parenté).

Bref, il apparaît que l'anthroponymie n'apporte guère d'enseignements fiables sur la teneur du vote et que la théorie d'une prédétermination par le nom - chère à un certain chroniqueur - ne résiste pas à l'analyse linguistique. Après tout l'Histoire récente montre que la République peut s'en remettre aux mains d'un citoyen affublé du nom d'un État étranger - «sarkozi» signifie «originaire du Sarköz», territoire du sud de la Hongrie...

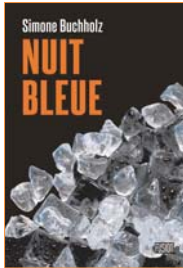
Rémi LEHALIER

Plantu



Polar urbain

Simone BUCHHOLZ « NUIT BLEUE »



Le cercle rouge, Melville voulut en faire l'équivalent d'une tragédie grecque au cinéma.

Genre romanesque en pleine inflation, le polar vampirise les téléfilms après avoir submergé les halls de gare. Reflet de la violence de notre époque urbaine mondialisée, il flatte aussi le touriste en l'accueillant aujourd'hui dans les régions et les terroirs. Mais souvent en raison d'une filiation sociale plus ou moins discrète avec les "durs à cuire" du marxiste Dashiell Hammet, c'est dans la tradition du roman noir qu'il garde le mieux son identité urbaine: Los Angeles avec Chandler, Paris avec Léo Malet, Barcelone avec Montalban, Harlem avec Himes, Ystad avec Mankell, Santiago du Chili avec Diaz Eterovic, Marseille avec Izzo, La Havane avec Padura ou Athènes avec Markaris...

Mais bien sûr, au-delà des spécialités gastronomiques locales, chaque enquêteur a sa forte personnalité, et chaque auteur son style et ses trouvailles. Narration behavioriste de Hammet, ellipses narratives et digressions philosophiques de Montalban, tournures siciliennes et déchiffrement subtil de l'insolite chez Camilleri, analepses historiques de Padura, sans s'attarder sur la verve argotique ou le Kamasutra

san-antoniesques de Frédéric Dard plus apparentés au registre parodique...

Et voilà Simone Buchholz, écrivaine allemande, qui nous présente Hambourg à travers le regard et le tempérament de Chastity, sa jeune procureure qui fonctionne à l'alcool, au tabac et aux coups de cœur: *"Rire est de toutes façons difficile dans une cité portuaire d'Allemagne du Nord quand mars est tout fripé. Le reste, tout ce qu'on peut faire sans rigoler, est presque plus facile qu'ailleurs. On se laisse tomber dans le brouillard et les choses tristes démarrent d'elles-mêmes. La solitude par exemple. Ou l'angoisse. Ou le sentiment d'être coupée de tout. Ce genre de phénomènes."*

Et encore: *"... je cours dans la Speicherstadt, la zone portuaire, la HafenCity, le centre-ville. Tout regorge de lumières. [...] Pour les gens qui y viennent la nuit, (les entrepôts du vieux quartier, les bateaux qui se balancent le long de l'embarcadère, les bâtiments monstrueux du quartier neuf; les vitrines hurlantes des rues à shopping) c'est uniquement un décor. Cela a quelque chose de sublime. C'est l'un des rares moments où l'être humain s'élève au-dessus de la ville, où il fait d'elle ce qui lui plaît et non l'inverse."*

Mise au placard par sa hiérarchie, l'ex-policier déteste les sorties à la campagne où, exaspérée, elle abandonne sa voiture en panne: *"On n'est pas devenues copines, cette vieille bagnole et moi, c'est tout. Peut-être qu'au début on avait l'air de bien aller ensemble, que superficiellement, ça le faisait - les gens pensaient: Génial! Incroyable que personne n'ait encore pensé à réunir ces deux-là!"*

Mais en fin de compte, ce n'était qu'une rencontre de bar : excitante au premier abord, sans intérêt au bout de dix phrases et encore moins à la lumière du jour." Chastity se préoccupe pour l'essentiel de quelques anciens collègues et amis, d'un cocon de fraternité dans une société gangrenée par une mafia entreprenante et intouchable.

Tandis que peu à peu se noue l'intrigue suggérée au début, l'auteure fait suivre chaque épisode narré par Chastity d'un chapitre-bilan où chaque personnage livre préoccupations, impressions et sentiments. Un moyen de démultiplier la narration et d'éclairer les consciences des acteurs d'un drame où chacun se livre le moins possible et où les dialogues tournent pittoresquement court. Peu à peu, émerge du brouillard alourdi par la bière la menace actuelle venue de l'Est : une drogue, mortelle dès la première injection pour certains, a des effets terribles que Le Figaro décrit ainsi :

"La peau d'abord se nécrose, se transformant en plaques verdâtres ressemblant au cuir du crocodile. Puis la chair et les muscles se décomposent, les organes sont attaqués, les os fragilisés de façon irréversible. L'effet psychique de la drogue par contre se dissipe au bout de deux heures, ce qui pousse le consommateur à s'injecter plusieurs doses dans la journée. L'espérance de vie des utilisateurs atteint rarement trois ans, la plupart meurt au bout d'un an." *Hambourg nouvelle plaque tournante à l'Ouest? Insoutenable suspens!*

Le reste suit à cent à l'heure.
"... j'entends la Golf arriver à toute allure par-derrière et Bartels hurler par la vitre ouverte : "Couchez-vous! Couchez-vous! Tous! Couchez-vous!" Jepsen s'effondre, ainsi que le salarié du port. [...] nous sommes derrière la Golf qui s'est arrêtée pile devant nous, Brux et Tschauer sont accroupis à côté de nous derrière la voiture. [...] Tous ceux qui le peuvent encore respirent."

Et le lecteur en redemande, scotché aux personnages de Simone Buchholz qui sont entrés peu à peu dans son intimité. Jusqu'au coup de théâtre final qui sidère presque tous les survivants de la fine équipe.

Michel LE DROGO

L'Atalante éditions, 240 p.



Simone Buchholz, lauréate du prix du Polar allemand ("Mexikoring", 2019)

Le causement du Pr Hernandez

« MÉTA UNIVERS »

La gestion des connaissances et la création des valeurs se sont toujours situées à la frontière du monde réel et du monde imaginaire. Dans *Totem et tabou*, il y a plus d'un siècle, Freud a montré comment, dans la "psychologie des peuples", la pensée magique nourrit les imaginaires. De l'Atlantide à la Terre du Milieu en passant par le royaume du Prêtre Jean, l'Eldorado, Utopie ou Lilliput, nous avons arpenté bien des terres inconnues dont nulle carte ne fait mention. Tous ces pays fantasmés formaient dans notre



mémoire un territoire à part entre histoire, géographie, littérature, appartenances culturelles et nostalgies diverses. L'imaginaire était ce territoire qui, mêlant à la fois virtuel et réel, se développait à travers les âges et les œuvres ou les lectures à partir de la mise en tension de deux

ressentis, celui de la perte (de quelque Eden abandonné, quitté ou perdu, de plein gré ou non) et celui de la promesse (rêve, peur, espoir du territoire à aborder, projection vers un nouvel âge d'or).

Pour les nouvelles générations, cela peut paraître artisanal, voire antédiluvien. L'objectif déclaré des milliardaires du Net et des États riches est donc de connecter totalement la planète dans les dix années qui suivent. En attendant, nos têtes chenuës devront se familiariser avec les expressions aussi creuses que : réalité fusionnée, intelligence artificielle verte. Nous sommes confrontés à la complexité d'un monde nouveau dans lequel chaque acte de la vie quotidienne devient un acte



numérique. L'homme moderne ressent "le besoin de mettre le monde en son pouvoir". L'idée de contrôler une réalité simulée est largement plus séduisante que le choix du quotidien. La dernière folie hégémonique est l'émergence d'un grand univers virtuel connecté à travers des casques de réalité virtuelle. Ce lieu de vie alternatif nous permettra d'échapper à notre banalité présente, aux confinements, à notre incomplétude de consommateur fauché. Bienvenus dans le Métavers², nous pourrions acheter des propriétés, des biens de consommation, des vêtements, des œuvres d'art virtuels, construire notre propre cité radieuse³, réunir nos amis, nos collègues ou notre famille sans qu'ils ne s'incrument chez nous le week-end, gagner, dépenser une cryptomonnaie, changer d'apparence à notre gré. Le rêve numérique!

La science-fiction l'a anticipé, les GAFAM vont nous l'offrir!

L'environnement ayant une notable influence sur notre comportement, le fait de pouvoir agir librement dans un monde parallèle aboutira-il à nous désensibiliser des questions morales et éthiques du monde réel? Ce qui est rassurant, dans un monde virtuel, c'est sa stabilité, la mort n'existe pas, on ressuscite à l'envi. Comme dans *Matrix*, à la longue, nous pourrions être tellement inconscients d'être connectés que nous ne saurions plus si nous sommes une simulation informatique, une pièce dans un dispositif numérique ou une entité charnelle. Que devient dès lors, au milieu de ses avatars, la personne au sens propre et entier, c'est-à-dire sans masque? Les conséquences de la dématérialisation du monde sont déjà perceptibles sur le fonctionnement et l'organisation de notre quotidien, elles n'entament pas encore l'ordre social, politique et éthique mais ont déjà une conséquence sur l'environnement⁴. La voie est ouverte pour faire de nous les citoyens-consommateurs d'un état virtuel.

Ne laissons pas le monde réel s'effacer trop vite, la création d'un véritable métavers est encore embryonnaire compte tenu des défis

technologiques et financiers⁵. Et pour finir un vieux doute me prend. Et si la réalité virtuelle nous disait que la réalité dans laquelle nous évoluons a toujours été virtuelle?



1. Puisqu'il n'y a même plus un banc dans la rue pour s'attarder avec ses semblables, on organise des apéritifs numériques, on dépose ses données sur le Nuage, on accomplit tous les actes administratifs en ligne...

2. Le concept de "réalité virtuelle", que Neal Stephenson avait renommé "métavers" dans son roman intitulé *Le Samouraï virtuel* (1992), a acquis une grande force d'imprégnation culturelle grâce au cinéma (*eXistenZ*, *Matrix*, *Ready Player One*) et des jeux vidéo en ligne (*Fortnite*, *Second life*...). L'expression *réalité virtuelle* se trouve déjà chez Antonin Artaud dans *Le théâtre et son double* en 1938.

3. Freud.

4. Il suffit d'aller se promener sur la plateforme *Decentraland* ouverte en ligne au public l'an passé pour s'en faire une idée.

5. Avons-nous pleinement conscience de ce que coûte le moindre clic en métaux rares, en énergies non renouvelables, en câbles et en béton? Les super calculateurs prévus pour les métaverses exigeront toujours plus de ressources planétaires.



Mauvaise nouvelle

Les auteurs dont il est question dans les premières pages - Louis Dargueil, Anne Dos Santos, Angel Reinhart et Anna Vetci - n'existent pas et leurs ouvrages sont totalement inventés!...



Saisons 1 - Rédaction

Michel Deshayes, Erka, Aude France, Marc Frétoy, Élie Hernandez, Rafik Khelladi, Michel Le Drogo, Rémi Lehallier, Christelle Mathieu, Alain Strie, Sylvie Van Praët, Jean-Marie Wallet, Roger Wallet

<http://lecalepin.fr>